

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

DIDON SE SACRIFIANT

JODELLE, ESTIENNE

Tragédie — 1574

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ÉNÉE	31 répliques
CHOEUR	24 répliques
ACHATE	14 répliques
DIDON	12 répliques
BARCE	11 répliques
ANNE	10 répliques
ASCAIGNE	3 répliques
PALINURE	2 répliques
LE CHOEUR DES TROYENS	1 répliques

Personnages muets & suite : LE CHOEUR DES PHENICIENNES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	19
ACTE III	42
ACTE IV	60
ACTE V	77

ACTE I.

ACHATE, ASCAIGNE, PALINURE

ACHATE

Quel jour sombre, quel trouble, avec ce jour te roulent
Tes destins, ô Carthage ? Et pourquoi ne se souillent
Les grands Dieux, qui leur vue et leurs oreilles saintes.
Aveuglent en nos maux, essourdent en nos plaintes ?
Pourquoi doncque, jaloux, ne se saoulent de faire, 5
Ce qui fait aux mortels leur puissance déplaire ?
Race des Dieux, Ascaigne, et toi qui l'aventure
Des Troyens lis au ciel, assuré Palinure,
Encor que notre Énée au havre nous envoie
Apprêter au départ les restes de la Troie : 10
Encor que nous suivions ses redoutés oracles,
Ses songes ambigus, ses monstrueux miracles :
Encor que, comme il dit, du grand Atlas la race,
Mercure, soit venu se planter à sa face,
Afin que hors d'Afrique en mer il nous remène, 15
Pour faire aussitôt fin à nos ans qu'à la peine :
Ne jetez-vous point l'oeil (las se pourrait-il faire
Que telle pitié pût à quelqu'un ne déplaire ?
Jetez-vous point donc l'oeil sur l'amante animée ?
Sur Didon, qui d'amour et de dueil renflammée, 20
(Jà déjà je la vois forcener, ce me semble.)
Perdra son sens, son heur, et son Énée ensemble ?

Et dont peut-être (ha Dieux !) la misérable vie
Avec nos fiers vaisseaux aux vents sera ravie :
Tant que l'injuste mort retombant sur nos têtes 25
Armera contre nous les meurtrières tempêtes.
Sa peine fut horrible alors que la nuit sombre
De son époux Sichée offrit à ses yeux l'ombre,
L'ombre hideuse et pâle, et qu'à ses yeux Sichée
Découvrant une plaie, une plaie bouchée 30
De la poudre et du sang, montrait à la déserte
De son frère meurtrier la cruauté couverte,
D'un son grêle enseignant sa richesse enterrée :
Dont elle avec les siens par l'Afrique altérée
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage, 35
Marchanda pour bâtir sur ce bruyant rivage,
Ce que les siens pourraient environner de place
De la peau d'un Taureau, et dont elle menace,
Ayant dressé Carthage, horreur même des guerres,
Les voisins ennemis, et les étranges terres. 40
L'autre mal la troubla, lorsque Jarbe le prince
Des noirs Gétuliens, lui offrait sa Province,
Et son sceptre et sa gent, si par les torches saintes
Du mariage étaient leurs deux âmes étreintes,
Sans qu'elle au vieil amour de Sichée obstinée, 45
Se pût faire fléchir sous le joug d'Hyménée :
Tant que ce Roi lui couve au fond de l'âme, pleine
D'un immortel courroux, une implacable haine.
Plus étrange malheur encor la vint surprendre,
Quand le pardon des flots apaisés fit descendre 50
Notre troupe en Afrique ; et que les yeux d'Énée
De cent traits venimeux blessèrent l'effrénée,
Lorsque son hôte Amour de ses flammes mordantes,
Peu à peu dévorait ses entrailles ardentes,
Braisillant dans son coeur, comme on voit hors la braise 55
Les charbons s'allumant saillir dans la fournaise ;

Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre ;
Lorsqu'à son élément il s'élève de terre
Dans le milieu de l'air, clos d'une froide nue,
Double de cent éclairs la longue pointe aiguë. 60
Mais las ! Quand des Dieux l'ire à notre aise s'oppose,
Nous nous sentons traîner de pire en pire chose.
Didon, qui notre Énée (arraché de l'horrible
Massacre des Grégeois, de la fureur terrible
De Junon adversaire, et des hurlants abîmes) 65
Dès lors même qu'un pied dans Carthage nous mîmes,
Dedans sa cour reçut, recevant dans son âme
Par le regard coupable, et l'image, et la flamme,
Pourrait-elle égaler tout le mal que lui brasse
Si longtemps la Fortune, au dueil qui la menace 70
En notre injuste fuite ? Ainsi que l'indiscrete
Qui perdait son Jason, ou que celle de Crète
Qui rappelait en vain son Thésée au rivage,
Remplira l'oeil de pleurs, son âme d'une rage,
Et d'une horreur sa ville. 75

ASCAIGNE

En mémoire me tombe
Ce qu'un jour nous disait mon père sur la tombe
D'Anchise mon aïeul : Que l'amour et la haine
Des Dieux vont bigarrant la frêle vie humaine ;
Tant qu'à peine une joie aux mortels se rapporte, 80
Qui n'ait pour sa compagne une douleur plus forte ;
Mais il confesse aussi qu'aux choses douloureuses
On s'aveugle, pour voir et goûter les heureuses.

PALINURE

Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnances gardent,
Que pour se démentir, aux dangers ils regardent. 85

Et l'on ne doit son fiel contre les Dieux époinde,
Quand on reçoit des Dieux de deux malheurs le moindre.
Quel malheur si Didon dans sa poitrine ardente,
Eût pu d'un grand Énée ensevelir l'attente ?
Tant qu'une même ardeur ravissant leur mémoire, 90
Pût ravir des Troyens et de leur chef la gloire :
Et qu'ici s'attachant la fatale campagne
Que le Tibre entortille, eût pour néant d'Ascaigne
Attendu les efforts, voire et l'horrible race,
Qui doit forcer sous soi ce que Neptune embrasse ? 95
Un mal passe le mal.

ASCAIGNE

Bien qu'une douce amorce
Dérobe bien souvent au jeune coeur sa force,
Si m'aveuglé-je au bien que j'avais, et au trouble
D'une amante insensée. Il faut que l'on redouble 100
L'âme pour vaincre un dueil. Donc cette Afrique douce
En la laissant, nous charme ? Où le destin nous pousse
Suivons, suivons toujours. Toute troupe est sujette
Au travail : le travail enduré nous rachète
Un glorieux repos. 105

ACHATE

La jeunesse bouillante
Qui contre le souci se rend toujours nuisante,
Défend à ton esprit, Ascaigne, qu'il ne ronge
La crainte des dangers, où plus âgé je songe :
La haine fait le dol. Junon par les envies 110
Que sans fin irritée acharne sur nos vies ;
(Elle qui du Tonnant est la soeur et l'épouse)
Renverse les destins ; et de tout heur jalouse,
Veut montrer que celui toujours son malheur traîne,

Pour qui les coeurs félons ont enfiellé leur haine : 115
 N'aurait-elle pas bien pourchassé par menée
 Que hors d'ici les Dieux exilassent Énée ?
 Elle qui à son vueil Déesse se transforme
 Aurait-elle point pris de Mercure la forme,
 Pour nous ôter (feignant du grand Dieu le message) 120
 Une Troie déjà redressée en Carthage ?
 Qui plus est par l'horreur de l'hiver, et la rage
 Des cruels Aquilons, et par le seul naufrage
 S'apaisent leurs courroux. Jupiter nous commande
 De faire démarrer la Phrygienne bande, 125
 Demeurant des Grégeois : car depuis que la Troie
 Fut par l'arrêt céleste aux Atrides la proie,
 Ce pauvre nom nous reste, et semble qu'à cette heure
 Le Ciel veuille que rien de Troie ne demeure.
 Car vu qu'en nulle terre on ne nous souffre prendre 130
 Le siège et le repos, et qu'ores de la cendre
 Des funèbres tombeaux les tremblantes voix sortent,
 Qui toujours nouveau vol à notre suite apportent :
 Et qu'ores par les cris de quelque horde Harpie
 Nous sommes rechasses : et or' de la Libye 135
 Par le fils de Maia, qui fait changer sur l'heure
 À la traîtresse mer notre sûre demeure.
 Quelle belle Italie, ou quel autre héritage
 Nous promet-on, sinon l'éternel navigage,
 Et le fonds de la mer, qui par la destinée 140
 Veut pour un Dieu marin recevoir son Énée
 Énée son neveu, et de lui seul contente,
 Noyer avecque nous nos Dieux et notre attente ?

PALINURE

Jamais aux bas mortels les Immortels ne rendent
 Une assurance entière : et toujours ceux qui tendent 145

À la gloire plus haute, ont leurs âmes étreintes
Aux soucis, aux travaux, aux songes, et aux craintes.
Mais en vain celui-là se tourmente et soucie,
Qui soit heur, soit malheur, dessus les Dieux appuie
Le hasard de ses faits : car bien qu'au ciel je visse 150
Les astres ennemis, et que je me prédisse
De mes voisins dangers l'événement moleste,
Il vaudrait mieux, suivant un message céleste
(Quand même il serait faux) mettre aux Dieux ma fiancée,
Que suivre pour guidon ma frêle connaissance : 155
Aimant mieux en m'armant d'une volonté pure
Perdre tout, que d'avoir vouloir de faire injure
Au mandement d'un Dieu, qui veut que pour un vice
Exécuté, vouloir de faillir se punisse.

ASCAIGNE

Encor oublions-nous, qu'outre l'ailé Mercure, 160
Plus sûrs encor nous doit rendre un céleste augure,
Alors qu'au sac piteux notre Troie était pleine
Du feu, de pleurs, de meurtre, une flamme soudaine
Vint embraser mon chef, qui comme notre Anchise
L'expliqua, nous chassait hors de la Troie prise. 165
Je jure par l'honneur de cette même tête,
Par celle de mon père, et par la neuve fête
Que le tombeau d'Anchise ajoute à notre année,
Qu'un même embrasement m'a cette matinée
Donné le même signe : et qu'on nous tient promesse 170
De revenger bientôt la Troie de la Grèce.

ACHATE

Sus sus doncques hâtons : l'entreprise est heureuse
Qu'on n'exécute point d'une main paresseuse.
Hâtons sans aucun bruit au labeur notre troupe :

Que tout se trousse au port, que les rameaux on coupe 175
 Pour couronner les mâts ; qu'aux vents on prenne garde ;
 Qu'aux fustes, aux esquifs, qu'aux armes on regarde :
 Qu'il n'y ait mâts, antenne, ancre, voile ou hune,
 Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.
 Mais tourne l'oeil Ascaigne, et vois l'étrange peine 180
 Où ton père tout morne à l'écart se pourmène.
 Las, faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte
 Pour une peur, qui tient toujours le frein, se dompte ?

ÉNÉE

Du fer, du sang, du feu, des flots, et de l'orage
 Je n'ai point eu d'effroi, et je l'ai d'un visage, 185
 D'un visage de femme, et faut qu'un grand Énée
 Sente plus que Didon sa force efféminée :
 Non pas tant pour l'amour qui ait en moi pris place,
 Que pour ne pouvoir pas comment souffrir sa face.
 Je ne m'effrayai point quand la Grèce outragée 190
 Fit ramer ses vaisseaux jusques au bord Sigée,
 Où des Atrides fiers, où Achille invincible,
 Où Ajax, où Ulysse, entre tous eux nuisible,
 Par ses trompeurs efforts, d'une voix enflammée
 Encourageait au sac leur bien conduite armée : 195
 Et que de la muraille, on les vit sur la rive
 Menacer de traîner notre Troie captive
 Parmi les flots marins : à fin d'orner Mycènes
 De ce riche butin, salaire de leurs peines :
 Je rassurai soudain ma raison élancée, 200
 Lorsque ma mère on vit fatalement blessée
 D'un trait de Diomède : et ne m'étonnai guères
 Du destin accompli, quand les dextres meurtrières
 De deux hardis Grégeois, dans le sang se souillèrent
 De Dolon, et de Reze : et vainqueurs emmenèrent 205

Les chevaux Thraciens, avant qu'ont les vît boire
Dans le Xanthe, duquel vivrait encor la gloire,
S'ils en eussent goûté. Moins encor fut troublée
Ma raison dedans moi, lorsque Panthasilée,
Reine Amazonienne, en son camp déconfitte, 210
Le reste de son ost fit sauver à la fuite.
Même la mort d'Hector (Hector seule défense
De nos murs et de nous) ne força ma constance :
Ni même de Pallas l'image gardienne
Prise de l'ennemi, ni cette nuit Troyenne ; 215
Cette effroyable nuit, où les Dieux nous montrèrent
Que pour néant dix ans les Troyens résistèrent.
Rien qui pût telle nuit s'offrir devant ma vue,
Ne trouva de son sens mon âme dépourvue.
Bien que du grand Hector l'effroyable figure, 220
Ayant les cheveux pris et de sang et d'ordure,
S'apparût devant moi, pour lors aussi hideuse
Qu'était le corps d'Hector, par la trace poudreuse
Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,
Traîné par les chevaux de son meurtrier Achille 225
Bien (dis-je) que sortant de la maison mienne,
Je visse en mon chemin la prophète Troyenne
Entre mes mains des Grecs misérablement serve,
Tirer par les cheveux du temple de Minerve ;
Et bien qu'à tant d'amis par le fer et les flammes 230
Je visse saccager les maisons et les âmes :
Bien (dis-je) qu'en entrant dans la maison royale
Avec les Grecs, je visse Hécube froide et pâle
De femmes entourée, et de cris et de rages,
Dessous un vieil laurier embrasser les images 235
Des pauvres Dieux vaincus, et comme condamnée
Tendre le pauvre col à toute destinée :
Voire son Roi vieillard, qui d'une main dépite
Tâchait venger le sang de son enfant Polite,

Frappé de même main, tout pétillant et blême 240
 Devant l'autel sacré répandre son sang même.
 Mais quand aurais-je dit les troubles qui m'advinrent
 Cette effroyable nuit, qui pourtant ne me tinrent
 Éperdu que bien peu ? Tant de fois voir ma mère
 Se planter tout soudain devant moi ; voir mon père 245
 Pesant de la vieillesse, et mon enfant débile,
 Qu'il fallait nonobstant arracher de la ville :
 Voir en chemin ma femme amoindrir notre nombre,
 Et se perdre de moi, puis tout soudain son ombre
 Revenant, se ficher devant mes yeux, me dire 250
 L'adieu qu'elle devait. Hé qui pourrait suffire
 À compter tous ces maux, et encor les affaires
 Que m'ont fait rencontrer les destins adversaires
 Depuis ce cruel sac, sans que le Ciel m'étonne
 Des cas aventureux que pour nous il ordonne ? 255
 La voix de Polydore au taillis entendue,
 Rendit-elle ma voix autrement éperdue,
 Que je n'ai de coutume. Et lorsque tous malades
 Du tourment de la mer, dans les îles Strophades
 Nous prîmes notre port, et que par la Harpie 260
 (Monstre horrible et puant) fut ma troupe avertie
 Du malheur qui nous suit, vit-on que j'en changeasse
 De beaucoup mon visage, et mes sens je troublasse
 De si rares hideurs ? L'horrible prophétie
 Des travaux qu'Hélénus prédit sur notre vie : 265
 Le monstrueux Cyclope, à qui nous arrachâmes
 Le pauvre Achéménide, et au port le menâmes :
 Le trépas de mon père, à qui la sépulture
 Nous fîmes à Drepan, bien qu'encor j'en endure,
 M'ont-ils fait montrer autre ? Et même quand nos têtes 270
 Je vis quasi couvrir des dernières tempêtes
 Que nous eûmes en mer, de quelle contenance
 Me peut-on voir montrer un défaut d'assurance ?

Toutefois maintenant hors quasi de tout trouble,
Je pâlis, je me perds, je me trouble et retrouble : 275
Je crois ce que j'ai vu n'être rien fors qu'un songe,
Duquel je veux piper la Reine en mon mensonge :
Et bien que je la sache entre tous être humaine,
Je me la feins en moi de rage toute pleine.
Il me semble déjà que les soeurs Euménides 280
Pour tantôt m'effrayer, seront les seules guides
De ces cris effrénés, me faisant misérable
Moi-même être envers moi, de trahison coupable ;
Ou bien si sa douceur à l'oeil je me présente,
Plus encor sa douceur de moi-même m'absente : 285
Vu que j'aurais une âme étrangement cruelle,
Si la juste pitié qu'il me faut avoir d'elle,
Ne me faisait crever et rompre l'entreprise,
Qui la loi de l'amour infidèlement brise.
S'il ne le faut-il pas : il faut que ma fortune 290
S'obstine contre tout et faut que toi Neptune
Portes dessus ton dos, quoi qu'ores il advienne,
Du royaume promis la troupe Phrygienne :
Le conseil en est pris, à rien je ne regarde.
Une nécessité à tout mal se hasarde. 295

LE CHOEUR DES TROYENS

Les Dieux des humains se soucient,
Et leurs yeux sur nous arrêtés,
Font que nos fortunes varient ;
Sans varier leurs volontés.
Le tour du Ciel qui nous ramène, 300
Après un repos une peine,
Un repos après un tourment,
Va toujours d'une même sorte :
Mais tout cela qu'il nous rapporte

Ne vient jamais qu'inconstamment. 305
 Les Dieux toujours à soi ressemblent :
 Quant à soi les Dieux sont parfaits :
 Mais leurs effets sont imparfaits,
 Et jamais en tout ne se semblent :
 Les deux peuples divers, qu'ensemble 310
 L'immuable fatalité,
 Pour ce seul jour encore assemble
 Dans les murs de cette cité :
 Les Troyens sous le fils d'Anchise,
 Tes Tyriens dessous Élize, 315
 Montrent assez à tous vivants,
 Qu'il n'y a que l'audace humaine
 Qui fasse, que le Ciel attraine
 L'heur et le malheur se suivant.
 Notre heur aurait une constance, 320
 Si voulant toujours haut monter,
 Nous ne tâchions même d'ôter
 Aux grands Dieux notre obéissance.
 Mais eux qui toutes choses voient,
 Exempts d'ignorer jamais rien, 325
 Ont vu, comme il faut qu'ils envoient
 Aux mortels le mal et le bien ;
 Et d'un tel ordre ils entrelacent
 L'heur au malheur, et se compassent
 Si bien en leur juste équité, 330
 Que l'homme au lieu d'une assurance,
 Ne peut avoir que l'espérance
 De plus grande félicité.
 Pendant que chétif il espère,
 (Chacun en sa condition) 335
 La Mort ôte l'occasion
 D'espérer rien de plus prospère.
 Ainsi les hauts Dieux se réservent

Ce point, d'être tous seuls contents :
Pendant que les bas mortels servent, 340
Aux inconstances de leur temps.
Des événements l'inconstance,
Engendre en eux une ignorance :
Tant qu'aveuglés par le désir
Auquel trop ils s'assujettissent, 345
Pour l'heur le malheur ils choisissent ;
L'ombre du plaisir pour plaisir.
Mais quoi ? Vu telle incertitude,
L'homme sage sans s'émouvoir
Reçoit ce qu'il faut recevoir, 350
Moqueur de la vicissitude.
Car si toutes choses qui viennent,
Avaient par avant à venir,
Si les douleurs qui en proviennent
Par un malheureux souvenir : 355
Ou bien, la crainte qui devance
L'événement de telle chance,
Ne nous peuvent apporter mieux :
Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
Plus malheureux en notre affaire, 360
Que même ne nous font les Cieux ?
Heureux les esprits qui ne sentent
Les inutiles passions,
Filles des appréhensions,
Qui seules quasi nous tourmentent. 365
Tout n'est qu'un songe, une risée,
Un fantôme, une fable, un rien,
Qui tient notre vie amusée
En ce qu'on ne peut dire sien.
Mais cette marâtre Nature, 370
Qui se montre beaucoup plus dure
À nous, qu'aux autres animaux,

Nous donne un discours dommageable,
Qui rend un homme misérable,
Et avant et après ses maux. 375
Et plus les bourrelles Furies
Voyent que nous sommes en heur,
Et plus après notre malheur
Montre sur nous leurs seigneuries.
Cette inévitable Fortune, 380
Qui renversa notre cité,
N'eût point été tant importune
Contre notre félicité,
Si avant que les tristes flammes
Eussent ravi les chères âmes 385
De nos superbes Citoyens ;
Cette vengeresse muable,
N'eût point été tant favorable
Aux murs, et au nom des Troyens.
Mais qui eût pu brider sa rage, 390
Voyant que le Ciel gouverneur
Souffrait qu'on saccageât l'honneur
Des villes, et des Dieux l'ouvrage ?
Ainsi n'eût pas été saisie
Par les trois infernales soeurs, 395
L'âme de ce grand Roi d'Asie,
Voyant les Grecs être vainqueurs :
Si ce grand Priam notre prince
N'eût apparu dans sa province,
Comme Roi de tous autres Rois. 400
L'Ire n'est point en la puissance
Des princes : et l'Impatience
Contraint leur coeur dessous ses lois.
Quelle horreur, quand la gloire haute
Trébuche, et que les royautes 405
Se tournent en captivités,

Soit par hasard, soit par leur faute ?
Toi-même Hécube infortunée,
Qui cruellement des Grégeois
Pour esclave fus entraînée 410
Comment maintenant tu dirais.
Quels brandons, et quelles tenailles
S'acharnent dessus les entrailles
De ceux, qui devant triomphants,
Voyent soudain choir les orages, 415
Et ensanglanter leurs visages
Du sang même de leurs enfants ?
Nous-mêmes qui dessous Énée
Cherchons notre bien par nos maux,
Disons qu'avec les coeurs plus hauts 420
La plus grande misère est née.
Mais qui veut voir un autre exemple,
Soit du destin, ou soit du mal,
Que l'homme en souffre, qu'il contemple
En ce département fatal, 425
Comment la fortune se joue
D'une grand'Reine sur sa roue.
J'ai grand' peur qu'aucune raison
Voyant le sort tant variable,
(Ô pauvre Didon pitoyable !) 430
Ne demeure dans ta maison
Une impatience est plus grande
Que tout mal que l'on puisse avoir :
Mais la mort a souvent fait voir,
Qu'impatience au mal commande. 435

ACTE II

DIDON, CHOEUR DES PHÉNICIENNES, ANNE, ÉNÉE

DIDON

Dieux, qu'ai-je soupçonné ? Dieux, grands Dieux qu'ai-je su ?
Mais qu'ai-je de mes yeux moi-mêmes aperçu ?
Veut donc ce déloyal avec ses mains traîtresses
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses
Donner pour proie aux vents ? Je sens je sens glacer 440
Mon sang, mon coeur, ma voix, ma force, et mon penser.
Las ! Amour, que deviens-je ? Et quelle âpre furie
Se vient planter au but de ma trompeuse vie ?
Trompeuse, qui flattait mon aveugle raison,
Pour enfin l'étouffer d'une étrange poison ? 445
Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance ?
Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait récompense ?
Est-ce ainsi que la foi tient l'amour arrêté ?
Plus de grâce a l'amour, moins il a de seurté
Ô trop frêle espérance ! Ô cruelle journée ! 450
Ô trop légère Élise ! Ô trop parjure Énée !
Mais ne le voici pas ? Sus sus écartez-vous,
Troupe Phénicienne : il faut que mon courroux
Retenant ce fuitif, desor' se désaigrisse :
Ou que plus grand'fureur mes fureurs amoindrisse. 455

Toi-même (ô chère soeur) laisse-moi faire essai,
Ou d'arrêter ses naus, ou bien les maux que j'ai.
Il n'aura pas, je crois, le coeur de roche : et celle
Qu'il dit sa mère, est bien des Dieux la moins cruelle.
Il faut que la pitié l'arrête encor ici,
Ou que ma seule mort arrête mon souci ;
La mort est un grand bien : la mort seule contente
L'esprit, qui en mourant voit perdre toute attente
De pouvoir vivre heureux.

460

LE CHOEUR

Qui ne verrait comment
L'amour croît son pouvoir de son empêchement ?
Mais souvent d'autant plus qu'au fait on remédie,
Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.

465

DIDON

Quoi t'émerveilles-tu, si ma juste fureur,
Ô parjure cruel, remplit mes mots d'horreur ?
Et qu'outre mon devoir, deçà delà courante,
Il semble que je fasse à Thèbes la Bacchante,
Qui sentant arriver les jours Triétériques,
Fait forcener ses sens sous les erreurs Bachiques ?
T'en ébahis-tu donc, vu qu'assez tu savais,
Las ! Que tu rendais telle et mon âme et ma voix ?
Car bien que ton départ tu me dissimulasses,
Bien qu'à la dérobée aux vents sacrifiasses,
Et au père Océan ; bien que sans te changer
Tu m'eusses fait fier du tout à l'étranger,
Sans que jamais on t'eût mécré de telle faute:
Espérais-tu pourtant, ô ingrat ingrat hôte ;
Aveugler tous nos yeux en telle lâcheté ?
Les cieus sont ennemis de la méchanceté.

470

475

480

La terre malgré soi soutient un homme lâche : 485
 Et contre le méchant la mer même se fâche.
 Quand même ton dessein ce jour je n'eusse vu,
 Ni entendu des miens, le Ciel ne l'eût pas tu :
 Ma terre en eût tremblé, et jusques à Carthage
 La mer le fût venu sonner à mon rivage. 490
 Mais qui te meut, Cruel ? Pourquoi trop inhumain
 Laisse-tu celle-là qui t'a mis tout en main ?
 Notre amour donc, hélas ! Ne te retient-il point,
 Ni la main à la main, le coeur au coeur conjoint
 Par une foi si bien jurée en tes délices ? 495
 Que si les justes Dieux vengent les injustices,
 Tes beaux serments rompus rompront aussi ton heur.
 Fais-tu si peu de compte encor de mon honneur,
 Las ! Qui t'enrichissant d'un superbe trophée,
 Tiendra ma plus grand'gloire en moi-même étouffée ? 500
 Ne te meut point encor un horrible trépas,
 Dont ta Didon mourra, qui aussitôt ses pas
 Bouillante hâtera dedans la nuit profonde,
 Que les vents hâteront tes vaisseaux parmi l'onde ?
 Or si tu n'es (hélas !) de mon mal soucieux, 505
 Sois pour le moins (Ingrat) de ton bien curieux.
 En quel temps sommes-nous ? N'as-tu pas vu la grêle
 Et la neige et les vents, tous ces jours pêle-mêle
 Noircir toute la mer, et tant qu'on eût cuidé
 Que plus le grand Neptune aux eaux n'eût commandé, 510
 Tant les vents maîtrisaient les grand's vagues enflées,
 Qui jusqu'au Ciel étaient horriblement soufflées ?
 Celui ne s'aime pas, qui au coeur de l'hiver,
 Hasardant ses vaisseaux et sa troupe en la mer,
 Prodiges de sa vie, attend qu'un noir orage 515
 Dans l'eau d'Oubli lui dresse un autre navigage.
 Sans crainte de la mort on suivrait tout espoir,
 S'on pouvait plusieurs fois la lumière revoir.

Prends encor que les eaux se rendissent bonaces
En ton département, crains-tu point les menaces 520
Du Dieu porte-trident irrité contre toi,
Infidèle à celui qui n'aura plus de foi ?
Toutes les fois qu'en mer les flots tu sentiras
Contre lutter aux flots, pâlisant tu diras,
C'est à ce coup, ô ciel, ô mer, que la tempête 525
Doit justement venger ma foi contre ma tête.
Et si tu t'attends lors, que de Troie les Dieux
Portés dans ton navire, apaisent et les cieux,
Et l'onde courroucée : il te viendra soudain
Dans l'esprit, que tout Dieu laisse l'homme inhumain. 530
Un Dieu même perdrait l'Ambrosie immortelle,
Privé de déité, s'il était infidèle.
Tu gagnas leur secours par une piété,
Leur secours tu perdrais par une cruauté.
Songes-tu point encor, que même en la marine 535
L'Amour voit honorer sa puissance divine ?
Neptune sait-il pas, que c'est que de sentir
Le brandon que ses eaux ne peuvent amortir ?
Glaucque le fier Triton, et la troupe menue
De ces Dieux, ont-ils pas la force en soi connue 540
Dont Amour leur commande ? Et son divin flambeau
Ard-il pas les poissons jusques au creux de l'eau ?
Mêmement quant aux vents : le fier vent de Scythie
Se vit-il pas fléchir sous l'amour d'Orithye ?
Voyons donc maintenant tous ces Dieux obéir 545
Aux lois d'Amour, voyant qu'ores tu veux haïr
De celle-là la vie, à qui même la tienne
À jamais sera due, à cette heure te vienne,
Qu'il te vienne un remords de t'être en l'esprit mis
De vouloir dans la mer à tous tes ennemis 550
Te fier de ta vie, en irritant ton frère,
Ton puissant frère Amour, en irritant ta mère,

Qui tous deux te feront savoir à tous les coups,
Qu'en péchant contre Amour nous péchons contre nous.
Si encore ta Troie et les grands tours connues 555
De ton Priam, dressaient le chef jusques aux nues :
Si des murs que bâtit Apollon, tout le clos
N'était point couvert d'herbe, et de pierres, et d'os,
Qu'entreprendrais-tu plus des pays étrangers ?
Chercherais-tu le tien parmi plus de dangers ? 560
Lerrais-tu quelque terre heureuse et bien aimée,
Pour voir par cent périls de Troie la fumée ?
Craindrais-tu point l'hiver, ni même Cupidon,
Pour la foi parjurée à quelque autre Didon ?
Et maintenant (bons Dieux !) qu'en toi tu délibères ; 565
Cruel, de faire voile aux terres étrangères,
Laissant si douce terre, et si doux traitement,
Pour suivre pour ton but un hasard seulement,
Que faut-il que je songe ? Hélas, dois-je pas croire
Que dessus un amour la haine aura victoire ? 570
Vu que tu me fuis tant, qu'afin de t'étranger
De Didon, tu ne crains de suivre aucun danger.
Me fuis-tu ? Me fuis-tu ? Ô les cruels alarmes
Que me donne l'Amour, par ces piteuses larmes
Qu'ores devant ta face épandre tu me vois ! 575
Larmes, las ! Qui se font maîtresses de ma voix,
Qui hors de moi ne peut ne peut.

ANNE

Quand l'innocente
Fléchit sous le coupable, et plus forte lamente
Devant le faible, hélas ! Le Ciel aveuglément 580
Donnant à l'un le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,
Qui traîne incessamment l'innocence au supplice ?

DIDON

Par ces larmes je dis, que te montrant à l'oeil
Combien l'amour est grand, quand si grand est le deuil : 585
Et par ta dextre aussi ; puisque moi misérable
Ne me suis laissé rien qui ne soit secourable
Par les feux, par les traits, dont ton frère si bien
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien :
Par notre mariage, et par nos Hyménées 590
Qu'avaient bien commencé mes rudes destinées :
Par les Dieux, que dévot tu portes avec toi,
Compagnons de ta peine, et témoins de ta foi :
Par l'honneur du tiers Ciel que gouverne ta mère :
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton père, 595
Si jamais rien de bon j'ai de toi mérité,
Si jamais rien de moi à plaisir t'a été,
Je te prie prends pitié, d'une pauvre famille,
Que tu perdras au lieu d'achever une ville,
Comme nous espérions, car d'assembler en un 600
Deux peuples asservis dessous un joug commun.
L'espoir flatte la vie, et doucement la pousse,
L'étranglant à la fin d'une corde moins douce.
Notre espoir est-il tel ? Pourrais-tu faire voir
Qu'entre tous les malheurs il n'y a que l'espoir, 605
Qui engendre à la fin lui-même son contraire ?
Un coeur se doit fléchir, et l'homme est adversaire
Des hommes, et des Dieux, lorsque d'un méchant coeur
Fuit plutôt la pitié que son propre malheur.
T'es-tu changé sitôt ? Ôte ôte-moi desores, 610
(Si quelque lieu me reste aux prières encores)
Le coeur envenimé, qui te déguise ainsi.
Las ! Je ne te connus jamais pour tel ici :
Je t'ai connu pour tel, que justement surprise
J'ai méprisé l'amour en tous autres éprise : 615

L'amour trop mise en un, comme je l'ai dans toi,
 Est la haine de tous, et la haine de soi,
 J'ai pour t'avoir aimé la haine rencontrée
 Des peuples et des Rois de toute la contrée :
 Même les Tyriens de ton heur offensés 620
 Couvent dessous leurs coeurs leurs dédains amassés.
 La Princesse aime bien, qui beaucoup plus regarde
 À un seul, qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde.
 Qui plus est pour toi-même (ô Soleil me peux-tu
 Voir veuve de Sichée, et veuve de vertu ?) 625
 Pour toi-même (ô Énée) éprise de tes feux,
 J'ai mon honneur éteint, ma chasteté, mes vœux :
 Pour toi (dis-je) ô Énée, on verra tôt éteindre
 Ma renommée aussi, qui se vantait d'atteindre
 D'un chef brave et royal la grand' voûte, où les Dieux 630
 D'un ordre balancé font tournoyer les cieux :
 Qui, peut-être, m'ôtant du nombre des Princesses,
 M'eût mise après ma mort au nombre des Déesses.
 À qui (ô très cher hôte) à qui, ô seul support
 De ma Carthage, à qui prochaine de la mort 635
 Laisses-tu ta Didon ? Il faut que ma mort ôte
 Mes haines d'entour moi, si je perds un tel hôte,
 Hôte, puisque ce nom me reste seulement
 En celui, qui m'était mari premièrement.
 Qu'attends-je plus sinon que mes murs de Carthage, 640
 Sentent de mon cruel Pygmalion la rage ?
 Ou que hors de ce lieu que tu auras quitté,
 Mon dur malheur me jette en la captivité
 Du Roi Gétulien ? Rien n'épargne l'envie :
 Et jamais un malheur ne vient sans compagne. 645
 Au moins si j'avais eu quelque race de toi,
 Avant que de te voir arracher d'avec moi ;
 Et si dedans ma Cour, du père abandonnée
 Je pouvais voir jouer quelque petit Énée,

Qui seulement les traits de ta face gardât, 650
Et m'amusant à lui mes soucis retardât :
Je ne penserais point ni du tout être prise,
Ni du tout délaissée. Alors que l'âme éprise
Ne peut avoir celui qui toute à soi l'attire,
Elle se paît au moins quelquefois du portrait : 655
Et bien qu'un souvenir m'embrasât davantage,
J'assurerais au moins ma dette sur ton gage.
Mais ores que ferai-je ? Ai-je un autre confort,
Sinon que d'oublier Énée par ma mort ?
Et sans m'attendre au temps, qui souvent désenflamme, 660
Me dépêtrer d'espoir, de l'amour, et de l'âme ?
L'amour fait que l'on doit du Soleil s'ennuyer,
Si la seule eau d'oubli peut ses flammes noyer.
Mais pourquoi tant de mots ? Dois-je donc satisfaire
À celui qui se doit plutôt qu'à moi complaire ? 665
L'amour, l'amour me force, et furieusement
M'apprend, que qui bien aime, aime impatiemment.
Qu'en dis-tu ?

ÉNÉE

Je ne puis (ô Reine) qui proposes
Parlant d'un tel courage, et mille et mille choses, 670
Faire que ton parler ne me puisse émouvoir,
Ni faire que je n'aie égard à mon devoir :
Ces deux efforts en moi l'un contre l'autre battent,
Et chacun à son tour coup dessus coup abattent :
Mais lorsque l'esprit sent deux contraires, il doit 675
Choisir celui qu'alors plus raisonnable il croit.
Or la raison par qui enfants des Dieux nous sommes,
Suit plutôt le parti des grands Dieux que des hommes.
Tu veux me retenir : mais des Dieux le grand Dieu
N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu. 680

Le Ciel qui moyennant mon courage et ma peine,
 Promet un doux repos à ma race, me mène
 De destin en destin, et montre que souvent
 La céleste faveur bien chèrement se vend.
 Ainsi qu'ores, à moi, que le destin repousse 685
 Hors d'un repos acquis, hors d'une terre douce,
 Hors du sein de Didon, pour encor ramer
 Les bouillons écumeux des gouffres de la mer,
 Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
 En seraient mis encor par morceaux en leurs fuites. 690
 Mais soit que cette terre, où je conduis les miens,
 Semble être seul manoir des plaisirs et des biens,
 Soit que l'onde irritée, et mes voiles trop pleines
 Repoussent mes vaisseaux aux terres plus lointaines :
 Soit encore que Clothon renoue par trois fois 695
 Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Grégeois ;
 Soit qu'après mon trépas ma mère me ravisse,
 Ou qu'aux lois de Minos ma pauvre ombre fléchisse,
 Jamais ne m'advientra, tant que dans moi j'aurai
 Mémoire de moi-même, et tant que je serai 700
 Énée, ou bien d'Énée une image blêmie,
 De nier que Didon et de Reine, et d'amie
 N'ait passé le mérite, et jamais ne sera
 Que ton nom, qui sans fin de moi se redira ;
 Ne m'arrache les pleurs, pour certain témoignage 705
 Que malgré moi le Ciel m'arrache de Carthage.
 Mais quant à ce départ dont je suis accusé,
 Je te réponds en bref : Je n'ai jamais usé
 De feintise, ou de ruse en rien dissimulée
 Afin que l'entreprise à tes yeux fût celée. 710
 L'amour ne se peut feindre : et mon coeur, dont témoins
 Sont les Dieux, me forçait au congé pour le moins.
 Celui n'est pas méchant qui point ne récompense :
 Mais méchant est celui qui aux bienfaits ne pense.

Je n'ai jamais aussi prétendu dedans moi, 715
 Que les torches d'Hymen me joignissent à toi.
 Si tu nommes l'amour entre nous deux passée,
 Mariage arrêté, c'est contre ma pensée.
 Souvent le faux nous plaît, soit que nous désirions
 Que la chose soit vraie, ou soit que nous couvriions 720
 Sous une honnête mort, et la honte, et la crainte :
 Mais dedans nous le temps ne doit pas d'une feinte
 Faire une vérité : la persuasion
 Gêne, esclave, en l'amour la prompte affection.
 Ce n'était ce n'était dedans ta Cour royale, 725
 Où les Troyens cherchaient l'alliance fatale :
 Si les arrêts du Ciel voulaient qu'à mon plaisir
 Je filasse ma vie, et me laissent choisir
 Telle qu'il me plairait, au moins une demeure
 Qui gardât que du tout le nom Troyen ne meure : 730
 Si je tenais moi-même à mon souci le frein,
 Je ne choisirais pas ce rivage lointain :
 Je bâtirais encor sur les restes de Troie,
 J'habiterais encor ce que les Dieux en proie
 Donnèrent à Vulcain, et de nom et de biens 735
 Je tâcherais venger les ruines des miens :
 Les temples, les maisons, et les palais superbes
 De Priam et des siens, se vengeraient des herbes
 Qui les couvrent déjà : nos fleuves qui tant d'os
 Heurtent dedans leurs fonds, s'enfleraient de mon los : 740
 Moi-même d'un tel art que Phébus et Neptune,
 De Pergames nouveaux j'enclorais ma fortune.
 Le Pays nous oblige : et sans fin nous devons
 Aux parents, au pays tout ce que nous pouvons.
 Et qu'eussé-je plus fait pour moi ni pour ma terre, 745
 Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre ?
 Mais les oracles saints d'Apollon Cynthien,
 Et les sorts de Lycie, et le Saturnien,

Qui d'un destin de fer notre fortune lie,
Me commande de suivre une seule Italie. 750
En ce lieu mon amour, en ce lieu mon pays,
Là les Troyens vainqueurs ne se verront haïs
Des Dieux, comme devant : là la sainte alliance
Sortira des combats ; là l'heureuse vaillance
De neveux en neveux jusqu'à mil ans et mil 755
Asserviront sous soi tout ce pays fertile :
Et le monde au pays. Si toi Phénicienne
Tu te plais d'habiter ta ville Libyenne,
Quelle envie te prend, si ce peuple Troyen
S'en va chercher son siège au port Ausonien ? 760
N'as-tu pas bien cherché cette terre en ta fuite :
Et pourquoi, comme à toi, ne nous est-il licite
De chercher un Royaume étranger, quand les Dieux
Presque bon gré, malgré, nous chassent en tels lieux ?

ANNE

Que la malice peut ingénieux nous rendre, 765
Quand elle veut son tort contre le droit défendre :
Plus le vainqueur Thébain sur l'Hydre s'efforçait,
Et plus de ses efforts l'Hydre se renforçait ;
Si notre conscience envers nous ne surmonte,
Jamais par la raison la malice on ne dompte, 770
Voudrait-on engluier le Griffon ravisseur,
L'Aigle, ou le Gerfaut ? L'homme méchant est sûr
Qu'il n'est né que pour prendre, hélas ! Mais quelle proie ?
Que ne prends-tu Troyen, sur ceux qui ont pris Troie ?

ÉNÉE

Quant à la foi que tant on reproche : jamais 775
T'ai-je donné la foi, que ce lieu désormais
Emmurant ma fortune, ainsi que tu m'emmures,

Finirait des Troyens les longues aventures ?
Lorsque tu me faisais les troubles raconter
De cette nuit, qui peut par un dol emporter 780
La ville, à qui dix ans, à qui des grands Dieux l'ire,
À qui l'effort des Grecs n'avait encor su nuire :
Te dis-je pas qu'avant que les Dieux eussent mis
Telle fin au travail des vainqueurs ennemis,
Souventes fois Cassandre en changeant de visage, 785
Toute pleine d'un Dieu, qui mêlait son langage
De mots entrerompus, et dont les saints efforts
La faisaient forcener pour les pousser dehors,
Nous avait dit, qu'après la Troyenne ruine,
Après les longs travaux soufferts en la marine, 790
Je viendrais replanter notre règne, et mon los,
En la terre qui tient Saturne encore enclos ?
Ne te dis-je pas qu'ainsi les effroyables oracles,
Les songes, les boyaux, et les soudains miracles
Des cheveux de mon fils, mêmelement le discours 795
Que le bon Hélénius me fit sur tous mes jours,
Voire jusqu'à la voix de la sale Harpye
Appelaient à ce but ma travaillante vie ?
As-tu donc oublié, que quand nous abordâmes,
Et qu'humbles devant toi longtemps nous haranguâmes 800
De ce qui nous menait, et quel étrange sort
Nous avait fait alors ancrer dedans ton port,
Nous dîmes dessus tout, que déjà sept années
Nous avaient vu cherchant la fin des destinées,
Qui l'heureuse Italie à ma race donnaient, 805
Et qui là les labeurs des Phrygiens bornaient ?
Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
Ne soit toujours au lieu, qui tout seul la contente :
Et que je n'eusse su, voyant devant mes yeux
Sans fin sans fin ce but où me tiraient les Dieux, 810
Par un nouveau serment autre promesse faire,

Que j'eusse vu du tout à mon esprit contraire.
 Car qui est celui-là, qui sachant vraiment
 Qu'il faussera la foi de son traître serment,
 Aura plutôt en soi de refuser la crainte, 815
 Que l'éternel remords d'avoir sa foi contrainte
 Outre son espérance ? Il ne faut donc penser
 Que j'aye jamais su la promesse avancer.
 Qui pourrait (je suis tel) si telle elle était faite,
 Bon gré malgré les Dieux empêcher ma retraite ? 820
 Je ne dis pas qu'en tout incoupable je sois,
 Un seul défaut me mord, c'est que je ne devais
 Arrêtant si longtemps dans cette étrange terre,
 Te laisser lentement prendre au lacs qui te serre ;
 Mais prends-t-en à l'Amour, l'Amour t'a pu lier : 825
 Et l'Amour m'a pu faire en ta terre oublier.
 Amour, non à son fait, mais à son feu regarde :
 Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
 Si tel amour tu sens, je le sens tel aussi,
 Qu'encore volontiers je m'oublierais ici : 830
 Témoins me sont nos Dieux, que jamais les nuits sombres
 Ne nous cachent le ciel de leurs épaisses ombres,
 Que de mon père Anchise en sursaut je ne voie
 L'image blémisante, et qu'elle ne m'effraie,
 Souvent m'effraie aussi Ascaigne, dont le chef 835
 Je vois comme dans Troie embraser derechef.
 Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force
 Qu'a eu ce jour le Dieu, qui au départ me force.
 Je jure par ton chef, et par le mien aussi,
 Que manifestement j'ai vu de ces yeux ci : 840
 Mercure des grands Dieux le messenger fidèle,
 Entrant dans la cité, m'apporter la nouvelle
 Envoyé du grand Dieu, qui fait sous soi mouvoir
 Et la terre et le ciel, pour me tancer, d'avoir
 Séjourné dans Carthage, oublieux de l'injure 845

Que je fais à Ascaigne, et à sa géniture.
Or cesse cesse donc de tes plaintes user,
Et même en t'embrasant tâcher de m'embraser.
La plainte sert autant aux peines douloureuses,
Que l'huile dans un feu : les rages amoureuses 850
S'appréhendent au vif lorsque nous nous plaignons,
Et les désespoirs sont des regrets compagnons.
Ce n'est pas de mon gré que je suis l'Italie :
Mais la loi des grands Dieux les lois humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain devant les yeux, 855
Je m'arrête à l'arrêt de mes parents les Dieux.

DIDON

Les Dieux ne furent oncq tes parents, ni ta mère
Ne fut oncq celle-là, que le tiers Ciel tempère
Le plus bénin des Cieux : ni oncq (traître menteur)
Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur. 860
Le dur mont de Caucase, horrible de froidures,
(Ô Cruel) t'engendra de ses veines plus dures ;
Des Tigresses, je crois, tu as sucé le lait,
Ou plutôt d'Alecton le noir venin infect,
Qui tellement autour de ton coeur a pris place, 865
Que rien que de cruel et méchant il ne brasse.
N'allègue plus le Ciel guide de ton espoir,
Car je crois que le Ciel a honte de te voir :
Sans tels hommes que toi le Ciel n'aurait point d'ire,
Jupiter n'aurait point de ses tonneaux le pire. 870
Voyez si seulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
Ont pu la moindre larme arracher de son oeil ?
Voyez s'il a sa face ou sa parole émue ?
Voyez si seulement il a fléchi sa vue ?
Voyez s'il a pitié de cette pauvre amante, 875
Qu'à grand tort un amour enraciné tourmente,

Plus qu'on ne voit Sisyphe aux enfers tourmenté,
 Sans relâche contraint de son fardeau porté ?
 Voire plus que celui qui sans cesse se roue,
 Emportant de son poids et soi-même et sa roue ? 880
 Car toujours aux enfers un tourment est égal :
 Mais plus je vais avant, et plus grand est mon mal.
 Toutefois ce cruel n'en a non plus d'atteinte,
 Que si mon vrai tourment n'était rien qu'une feinte.
 Qu'on ne me parle plus des Scythes, ni des Rois, 885
 Qui ont tyrannisé Mycènes sous leurs lois :
 Qu'on ne me parle plus des cruautés Thébaines,
 Lorsque des bas enfers les rages inhumaines,
 Semant un feu bourreau des lois, et d'amitié,
 Se faisaient elles, même en leur rage, pitié. 890
 Qu'on ne m'étonne plus de tout cela, que l'ire
 Des hommes peut brasser : tu peux tu peux suffire
 À montrer qu'un seul homme a d'inhumanité
 Plus que cent Tigres n'ont en soi de cruauté.
 Car en tout ce qu'on peut raconter des Furies, 895
 Qui semblaient se jouer et du sang et des vies ;
 La cruauté naissait de quelque déplaisir,
 Et ta cruauté naît de t'avoir fait plaisir :
 Voire un plaisir, hélas ! Dont la moindre mémoire
 Dessus un coeur de marbre aurait bien la victoire. 900
 Ô Junon, grand' Junon, tutrice de ces lieux,
 Ô toi-même grand Roi des hommes et des Dieux,
 Desquels la Majesté traîtrement blasphémée,
 Assura faussement ma pauvre renommée :
 Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader, 905
 Que d'en haut vous puissiez sus nous deux regarder
 D'un visage équitable ? Ha grands Dieux, que nous sommes
 Vous et moi bien trahis ! La foi la foi des hommes
 N'est sûre nulle part : las comment fugitif
 Tourmenté par sept ans, de mer en mer chétif, 910

Tant qu'il semblait qu'au port la vague favorable
L'eût jeté par dépit, souffreteux, misérable,
Je l'ai je l'ai reçu, non en mon amitié
Seulement, mais (hélas ! trop folle) en la moitié
De mon royaume aussi : j'ai ses compagnons même 915
Ramenés de la mort : ha une couleur blême
Me prend par tout le corps, et presque les fureurs
Me jettent hors de moi, après tant de faveurs.
Maintenant maintenant il vous a les augures
D'Apollon, il vous a les belles aventures 920
De Lycie, il allègue et me paye en la fin
D'un messenger des Dieux qui hâte son destin.
C'est bien dit, c'est bien dit, les Dieux n'ont autre affaire :
Ce seul souci les peut de leur repos distraire :
Je croirais que les Dieux affranchis du souci, 925
Se vinssent empêcher d'un tel que celui-ci.
Va je ne te tiens point : va va je ne réplique
À ton propos, pipeur, suis ta terre Italique :
J'espère bien enfin (si les bons Dieux au moins
Me peuvent être ensemble et vengeurs et témoins) 930
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice,
Que le juste destin garde à ton injustice.
Assez tôt un malheur se fait à nous sentir :
Mais las toujours trop tard se sent un repentir.
Quelque île plus barbare, où les flots équitables 935
Te porteront en proie aux Tigres tes semblables,
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher
Contre lequel les flots te viendront attacher,
Ou le fonds de ta nef, après qu'un trait de foudre
Aura ton mât, ta voile, et ton chef mis en poudre, 940
Sera ta sépulture, et mêmes en mourant,
Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant :
Nommant Didon Didon, et lors toujours présente
D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,

Comme si de Mégère on m'avait fait la soeur, 945
 J'engraverai ton tort dans ton parjure coeur.
 Car quand tu m'auras fait croître des morts le nombre,
 Partout devant tes yeux se raidira mon ombre.
 Tu me tourmentes ; mais en l'effroyable trouble
 Où sans fin tu seras, tu me rendras au double 950
 Le loyer de mes maux ; la peine est bien plus grande
 Qui voit sans fin son fait : telle je la demande :
 Et si les Dieux du Ciel ne m'en faisaient raison,
 J'émouvrais j'émouvrais l'inférieure maison.
 Mon deuil n'a point de fin ; une mort inhumaine 955
 Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.
 Je le sens, je le vois, oui grands Dieux je le vois :
 Le mal est le degré du mal : soutenez-moi,
 Entrons, je ché je ché, entrons.

ÉNÉE

Ô saints Augures, 960
 Interprètes des Dieux, qui des choses futures,
 Des présentes aussi, donnez aux bas mortels
 Les soudains jugements, paraissez ores tels,
 Que Didon puisse avoir par vous la connaissance,
 Et du vouloir des Dieux, et de mon innocence. 965
 Mais quelle horreur l'éprend ? Comment, ô cher support
 Des peuples affligés (il faut jusqu'à la mort
 Que je confesse ainsi) comment, ô chère Dame,
 Comment donc souffrez-vous de cette gentille âme
 Évanouir la force ? Ô Jupiter, quel oeil ! 970
 Qui eût pensé l'Amour père d'un si grand deuil ?
 Quelle torche ai-je vue en ses yeux qui me fuient ?
 Comment avec mes yeux mes paroles l'ennuient.
 En quelle pâmoison la conduit-on dedans ?
 Comment son estomac de gros sanglots ardents 975

Bondit contre le Ciel ? Et tout dépit s'efforce,
De mettre hors son feu qui prend nouvelle force
Du vent qu'elle lui donne ? Et comme peu à peu
Les soufflets se renflant embrasent un grand feu ?
Maint soupir bouillonnant qui son brasier allume, 980
Fait qu'avec son humeur son âme se consume.
Quels propos furieux m'a-t-elle dégorgés ?
Le courroux fait la langue : et les plus outragés
Sont ceux, qui bien souvent poussent de leurs poitrines
Des choses, que l'ardeur fait sembler aux divines. 985
J'en suis encor confus : une pitié me mord :
Un frisson me saisit : mais rien, sinon la mort,
Ne peut rendre celui des encombres délivre,
Qui veut le vueil des Dieux entre les hommes suivre.
Et semble que le Ciel ne permette jamais 990
La vraie piété s'assembler à la paix.
Ô Amour, ô Mercure, ô Didon, ô Ascaigne,
Ô heureuse Carthage, ô fatale campagne
Où Jupiter m'appelle, ô regrets douloureux,
Ô bienheureux départ, ô départ malheureux ! 995

LE CHOEUR

Quel heur en ton départ ?

ÉNÉE

L'heur que les miens attendent

LE CHOEUR

Les Dieux nous ont fait tiens.

ÉNÉE

Les Dieux aux miens me rendent.

LE CHOEUR

La seule impiété te chasse de ces lieux.

1000

ÉNÉE

La piété destine autre siège à mes Dieux.

LE CHOEUR

Quiconque rompt la foi encourt des grands Dieux l'ire.

ÉNÉE

De la foi des amants les Dieux ne font que rire.

LE CHOEUR

La piété ne peut mettre la pitié bas.

ÉNÉE

La pitié m'assaut bien, vaincre ne me peut pas.

1005

LE CHOEUR

Par la seule pitié les durs destins s'émeuvent.

ÉNÉE

Ce ne sont pas destins si fléchir ils se peuvent.

LE CHOEUR

Un règne acquis vaut mieux que l'espoir d'être Roi.

ÉNÉE

Non cettui, mais un autre est destiné pour moi.

LE CHOEUR

Quel pays se rendra sachant ta décevance ?

1010

ÉNÉE

J'ai non pas au pays, ains au Ciel ma fiancée.

LE CHOEUR

Que la Religion est souvent un grand fard.

ÉNÉE

La religion sert sans art et avec art.

LE CHOEUR

Sans la Religion vivrait une Iphigène.

ÉNÉE

Sans celle aussi vivrait et Troie et Polyxène.

1015

LE CHOEUR

Ton pauvre Astianax sentit bien son effort.

ÉNÉE

Les Grecs ne sont point sûrs chez eux que par sa mort.

LE CHOEUR

À Diane elle fait des hommes sacrifice.

ÉNÉE

Diane par le sang humain nous est propice.

LE CHOEUR

Que d'autres meurtres las ! Elle a mis en ce rang.

1020

ÉNÉE

Le Ciel aussi requiert obéissance ou sang.

LE CHOEUR

Tu feras que Didon en augmente la bande.

ÉNÉE

Ha Dieux, ha Dieux, tais-toi, un remords me commande,
Bien qu'il soit sans effet, de rompre ce propos,
Jamais homme n'aima sans haïr son repos.

1025

LE CHOEUR

Quelle horde peste recelée,
D'une feinte dissimulée,
Seul masque de nos trahisons,
Qui dessous un serein visage

Couve dans le traître courage 1030
Mille renaissants poisons,
Et tant de mal aux autres donne,
Qu'enfin son maître elle empoisonne ?
Tel souvent nourrit une haine,
Qui emmielle sa langue pleine 1035
De toute ardente affection :
Tel bien souvent les Dieux méprise,
Qui pour bâtir son entreprise
Ne bruit que de Religion :
L'un ainsi les esprits amorce, 1040
L'autre ainsi peu à peu prend force :
Tandis et l'une et l'autre feinte
Donne mainte mortelle atteinte :
Car l'esprit qui se pense aimé
Se prend et se plaît en sa flamme, 1045
Tant qu'il sente le corps et l'âme,
Le bien et l'honneur consommé.
En son repas l'oiseau s'englue :
D'un appât le poisson se tue :
Et l'autre qui du tout se fie 1050
Des biens, de l'honneur, de la vie,
Sur celui qui pense être saint,
Voit enfin l'âme ambitieuse,
Une âme enfin séditeuse,
Qui tout vif jusqu'au vif l'atteint : 1055
Le vipère meurt, pour salaire
De trop à sa vipère plaire.
Alors tant plus de force on use,
Quand on voit la traîtresse ruse,
Et souvent plus on se fait tort : 1060
Un mal vient plus soudain abattre
Ceux, qu'on voit le plus se débattre :
Comme un sanglier qui tant plus fort

Pousse, écume, gronde, et enrage,
S'enferme toujours davantage. 1065
Dis, qui ne serait découverte,
Cette âme en toute feinte experte,
Dont ce Troyen nous abusait ;
Alors que d'un amour extrême,
Alors que de ses grands Dieux même 1070
La pauvre Didon amusait ?
Autour du miel pique l'abeille,
Et l'aspic dans les fleurs sommeille,
Cependant, ô sort improspère,
Ô Amour traître, avec ton frère 1075
La pauvre Reine se paissant,
De cette feinte variable
Reçoit par un feu véritable
Un trépas cent fois renaissant.
Ainsi donc les colombes meurent : 1080
Ainsi les noirs corbeaux demeurent.
Les yeux sanglants, la face morte,
Le poil mêlé, le coeur transi,
Efforce sa force peu forte,
Et sur son lit pétille ainsi, 1085
Qu'Hercule arrachant sa chemise,
Qui jà jusqu'à l'os s'était prise.

DIDON

Mais comment se pourrait-il faire,
Que le Ciel un jour m'envoyât
De ces trahisons le salaire, 1090
Qui son maître en la fin payât ?
Ainsi la vipère tortue
Nourrit en soi ce qui la tue.

ACTE III

DIDON, ANNE, ÉNÉE, ACHATE

DIDON

Faible, pâle, sans coeur, sans raison, sans haleine,
Anne mon cher support, malgré moi je me traîne 1095
Derechef çà et là, mal apprise à souffrir
Un repos qui me vient l'impatience offrir :
Tant que quand tu verras sur la prochaine rive,
La mer qui se tenait dedans ses bords captive,
Lorsqu'un Aquilon vient dessus ses flancs donner 1100
Bruire, bondir, courir, jusqu'au ciel bouillonner,
Et sans aucun arrêt pousser jusqu'aux campagnes,
De ses flots dépités les suivantes montagnes,
Tu verras tu verras l'état où un trompeur
A fait être le corps et l'âme de ta soeur. 1105
Et bien que je ne semble être tant effrénée,
Que quand je rembarrai de mes propos Énée,
Plus j'ai perdu dans moi de dépit rigoureux,
Et plus j'ai regagné de tourments amoureux.
Alors que contre nous la fortune s'efforce, 1110
Du décroît d'un grand mal l'autre mal se renforce :
Tant que je crois les Dieux contre mon chef jurer,
De plus en plus me faire en mes jours endurer.
Mais, las ! Si je déplais au Ciel, et si l'envie
Qu'une Alection mutine en veut tant à ma vie, 1115

Que ne vient-on changer à ma mort ma langueur ?
 Si de mon heur l'amour ne veut qu'être vainqueur,
 Si Vénus quelquefois par Junon outragée,
 Ne veut que par ma mort être d'elle vengée,
 Que ne m'ont-ils permis en cette pâmoison 1120
 D'où je reviens, d'entrer en la noire maison ?
 J'eusse apaisé d'un coup par l'extrême allégeance
 Mon tourment, leur dédain, leur envie et vengeance.
 Avec mon sang se fût mon brasier refroidi,
 Avec mes sens se fût mon travail engourdi. 1125
 Ô malheureuse ardeur, qui reviens en mes veines !
 Ô malheureux réveil qui me rends à mes peines !
 Qu'heureusement j'étais oublieuse de moi !
 Que malgré moi je prends le jour que je revois !
 Je sens, Anne ma soeur, je sens, vu la racine 1130
 Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,
 Que rien ne me saurait, non pas la même mort
 Favoriser au mal, qui redouble si fort.
 Si le courroux ardent, et la haine irritée
 Contre un, duquel on a l'amorce trop goûtée, 1135
 Pouvait l'ardent effort de l'amour amortir,
 Le courroux m'eût l'exil de l'amour fait sentir :
 Vu qu'un tel crève-cœur s'est aigri dans mon âme,
 Que moindre que mon ire on eût pensé ma flamme :
 Mais le feu n'est jamais du feu l'allègement : 1140
 Et le dépit du mal nous cause un tiers tourment.
 Ou bien si la douleur vivement engravée,
 Pouvait faire mourir la personne aggravée,
 Je mourrais sur le champ : vu qu'on ne peut parler
 D'une douleur qu'on peut à la mienne égaler. 1145
 Mais tant plus que le vent combat contre la flamme
 Pour la tuer soudain, et plus elle prend d'âme.
 C'est en vain, c'est en vain, guérir tu ne te peux
 (Ô Didon) ni mourir lors que mourir tu veux !

Il faut que malgré toi, en ton mal tu te tiennes, 1150
Il faut que malgré toi aux larmes tu reviennes.
Rabaisse-toi mon coeur, sans que plus ton courroux
Puisse triompher d'un, qui triomphe de nous.
Mais quoi ? Faut-il qu'ainsi mon bon coeur dégénère ?
Faut-il que la vertu fléchisse à la misère ? 1155
Verra-t-on sous le serf la Reine soupirer ?
Veux-je encor de ce point mon honneur empirer ?
Faut-il qu'envers une âme outre mesure ingrate,
Je fasse derechef la prière avocate ?
Je ne puis, je ne puis. 1160

ANNE

Arrête, ô chère soeur,
Ô soeur qui de ta voix me peut tirer le pleur,
Et le coeur tout ensemble, arrête la carrière,
Serrant plus fort la bride à ta douleur trop fière.
De peur qu'avant le temps tu ne perdes ainsi, 1165
Toi, ta soeur, ta douleur, et ton Énée aussi.
L'espoir sert de remède : en espérant, les Cieux
Te feront la raison : ou l'espoir gracieux,
Quand même tu perdrais la chose prétendue,
T'aura toujours plus saine avec le temps rendue. 1170
On doit tout éprouver, lorsque nous connaissons
En nos extrêmes maux que rien nous ne laissons,
Qui nous puisse apporter l'heureuse délivrance.
Nous forçons nos ennuis aux lois de la constance ;
Mais la douleur ne peut son relâche trouver, 1175
Quand on sait qu'on endure à faute d'éprouver
Tout ce qui peut servir : car ce qui plus nous ôte
Le moyen de guérir, c'est d'y voir notre faute ;
Du premier coup le boeuf au joug ne s'apprend pas :
Le fier poulain ne règle au premier coup ses pas : 1180

Mais ores on les flatte, ores on aiguillonne,
 Tant que l'un au collier, l'autre au frein se façonne.
 Crois-tu pas que si Phèdre eût tâché plusieurs fois
 D'embraser Hyppolyte, et de pleurs et de voix,
 Conduisant sagement son embûche dressée, 1185
 Qu'ils se fussent sauvés tous deux de mort forcée ?
 Achille courroucé, si tôt ne revint pas
 Pour les présents d'Atride, aux Phrygiens combats.
 Et que sais-tu si c'est une feinte rusée,
 Dont ce Troyen te veut rendre plus embrasée. 1190
 Car comment connaît-on un Pin être constant,
 Sinon qu'en vain le Nord va ce Pin combattant ?
 Mais souvent étonnés du premier choc qu'on donne,
 Nous laissons le butin que le hasard nous donne.
 Il faut suivre, il faut suivre. 1195

DIDON

Hélas ! Las quelle feinte ?
 Ce cruel ne m'a vu jamais que trop atteinte.
 Il ne feint point la fuite à fin de m'embraser,
 Mais il feint un oracle à fin de m'abuser.
 Toutefois puisqu'il faut à mon malheur complaire, 1200
 Puisque je vois ma vie en la main adverse,
 Puisque mon destin semble avoir remis ce jour
 Tout mon bien dessus l'arc ou de mort, ou d'amour,
 Anne mon seul espoir, Anne qui mieux apprise,
 Peux tirer des enfers ta pauvre soeur Élise, 1205
 Fais fais-moi, pour tout bien, le vaincre en un seul point,
 Dont le plus ennemi ne m'éconduirait point.
 Tu vois déjà les naus d'oliviers couronnées,
 Tu vois qu'un vain espoir des fausses destinées,
 Pousse, et presse au labeur ces fuitifs étrangers, 1210
 Comme un noir escadron de fourmis ménagers ;

Tu vois que mon Énée, entalenti de faire
Que du bien que j'ai fait mon mal soit le salaire,
Préside sur la troupe, encore moins ému
Des vents, que de mes pleurs qui mouvoir ne l'ont pu, 1215
Constant en son propos, autant qu'en l'alliance
Qu'il a fait avec nous il montre d'inconstance ;
S'il est ainsi, ma soeur, que ton conseil premier
M'a fait mettre ma vie en la main du meurtrier ?
S'il est ainsi qu'encor ta pauvre soeur tu aimes, 1220
Qui t'aime toujours plus qu'elle n'aime soi-même ;
S'il est ainsi qu'Énée entre tous t'honorât,
Et en tous ses secrets vers toi se retirât :
S'il est ainsi que seule entre tous tu connusses
Les adresses vers l'homme, et que les temps tu susses, 1225
Va ma soeur et lui dis, dis-lui, ma soeur, qu'hélas
Misérable Didon, de ceux je ne suis pas
Qui pour les fils d'Atrée en Aulide jurèrent
La ruine Troyenne, et leur force y menèrent :
Je n'ai hors du tombeau la cendre bien-aimée 1230
De son bon père Anchise, au gré du vent semée ;
Je ne lui ai pas fait, pour tâcher de venger
Junon contre Vénus, son Ascaigne manger :
Pourquoi veut-il boucher l'oreille à ma parole ?
Où court-il ? Est-ce ainsi qu'une amante on console ? 1235
S'il se repent si tôt de promettre à Didon
Le reste de ses jours, au moins un dernier don,
Un dernier don au moins à moi laissé, s'octroie,
Moi pauvre amante, hélas ! Que sa rigueur foudroie,
C'est, qu'il veuille le temps attendre seulement, 1240
Qu'il pourra dans la mer s'embarquer sûrement :
Qu'il attende le temps, qu'avec ma fortune
Nous voyons apaiser et les vents et Neptune.
Adieu Hymen, adieu mariage ancien,
Puisqu'Énée en trahit le mal-noué lien ; 1245

Je ne lui requiers plus, que pour sa simple hôtesse,
Albe, Rome, Italie, et tout le monde il laisse :
Qu'il s'en voise bâtir toutes telles cités,
Dont il a (je le crois) les beaux noms inventés :
Je ne veux plus en rien me rendre à lui contraire, 1250
Tant pour mollir son coeur il me plaît de lui plaire :
Rien plus je ne requiers, fors qu'un temps il est vain,
Pour espace et repos de mon tourment certain :
Je ne requiers sinon que ce dernier relâche,
Afin que ma fortune envieuse, qui tâche 1255
Me faire vaincre à moi, m'apprenne à me doloir,
Non d'une douleur faire un hideux désespoir.
Là (chère Soeur) là donc, prends peine, je te prie,
De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie :
Feins en toi d'être moi, et viens gêner tes sens 1260
Pour une heure du mal qui me point si longtemps :
Tu n'auras si tu sens tant soit peu mes alarmes,
Pour ce marbre amollir, que trop que trop de larmes :
Plus pitoyablement encor je t'instruirais,
Si tous pleurs n'empêchaient l'accent piteux des voix. 1265
Ô Amour, traître Amour, ô Amour !

ANNE

Le deuil serre
Et mes pleurs, et ma voix, lorsque ta voix m'enserre
Jusqu'au plus creux de l'âme : ah faux Amour, je sens
Que ta fière rigueur n'en veut qu'aux innocents. 1270
Pourtant, pourtant amour, si toi-même et ton frère
N'êtes fils d'un Pluton ; conçus d'une Mégère,
Si tous deux ne portez autour d'un coeur mutin,
L'inexpugnable sort d'un roc diamantin.
Si l'Enfer ne vous prête à la dolente terre, 1275
Pour revenger ses fils accablés du tonnerre

Par mille impiétés : si encor de vous deux
Le Ciel n'a plus d'effroi, qu'ensemble de tous eux,
Je crois que la pitié de mon humble harangue,
La pitié de mes pleurs, faisant tort à ma langue, 1280
Fera, que comme nous tu l'atteignes au vif.
L'humble douceur commande au cheval plus rétif,
Non le rude éperon. Mais sois sois-nous propice,
Vénus, mère d'Énée ; ainsi pour sacrifice
Du feu des Aubépins, soit ton autel orné, 1285
D'un myrte et d'un rosier vermeil encourtiné,
Le Cygne et le Pigeon en ton offrande tombe,
Et toujours en honneur soit d'Anchise la tombe.

DIDON

Notre âme, quand l'horreur des filles de la nuit
De propos en propos, de pas en pas la suit, 1290
Or' de brandons ardents, or' d'ardentes tenailles,
Et or' de noirs serpents dévorant nos entrailles :
Combien qu'envers le Ciel incoupable elle soit,
Toujours envers soi-même une coulpe conçoit :
Se condamnant sans fin des choses qui surviennent, 1295
Croyant que pour cela les rages la retiennent.
Encor qu'envers le Ciel je n'aye commis rien
Qui le fasse aujourd'hui me priver de tout bien.
Si est-ce qu'en oyant mes paroles dernières,
Par qui ma soeur dressait à Vénus ses prières, 1300
Afin que l'obstiné se ployât à mon gré,
(Cet obstiné que j'ai sans fin au coeur ancré)
Je me suis condamnée, en jugeant que la faute
De n'avoir tout ce jour à la majesté haute
De Vénus Cyprienne, offert mes humbles vœux, 1305
A refroidi son fils et rembrasé mes feux.
Il faut donc que dressant vers les cieux la lumière,

Je t'apaise, ô Déesse, ô grand'Déesse, mère
 De tout être vivant, qui as toujours été
 Des hommes et des Dieux la seule volupté : 1310
 Alme Vénus qui tiens sous la grand'sphère blonde
 Des signes porte-jour, le plus beau ciel du monde :
 Où les Amours archiers, les folâtres désirs,
 Les Charités, les jeux, les assurés plaisirs,
 Où de tous animaux les moules, la figure, 1315
 Que Dieu par toi, sa fille, octroie à la Nature,
 D'un accord mesuré se roulent plaisamment,
 Inspirant mainte vie en leur saint mouvement.
 Toi, le but de la Nature, à qui ne saurait plaire
 De défaire aucune oeuvre, ains toujours de refaire, 1320
 Et qui dessus la Mort gagnes sans fin le prix,
 Lui faisant rendre autant qu'elle en a toujours pris :
 Afin que dépeuplant et repeuplant la salle
 De Pluton, l'entretien de ce monde s'égale
 Toi qui fais les oiseaux se plaire dedans l'air, 1325
 Les bêtes en la terre, et les poissons en mer :
 Toi par qui nous voyons les maisons, et les villes,
 Le loix, les amitiés, les polices civiles :
 Toi qui fais différer tout être terrien,
 Selon le plus et moins que tu leur fais du bien, 1330
 Seul bien universel, où les hommes aspirent,
 Soit que bien, soit que mal, aveuglés ils désirent :
 Toi qui mêlas ta force avec le Ciel, et fis
 Sortir mon grand vainqueur, ton indomptable fils ;
 Qui, combien qu'on en fasse un autre, dont la dextre 1335
 Le grand Chaos mêlé remit en meilleur être,
 Montre de jour en jour (vainqueur même des Dieux)
 Combien peut dessus tout son arc victorieux.
 Toi de qui maintes fois mainte et mainte louange
 Je retins d'un vieillard, que d'un pays étrange 1340
 La Fortune m'avait en Phénice amené,

Pour polir mon esprit du sien endoctriné :
Toi (dis-je) las ! Qui vois les piteuses merveilles
Qu'on exerce sur moi : et qui n'as tes oreilles
(Au moins comme je crois) closes à mon parler, 1345
Qui vois, qui vois mon corps d'heure en heure écoulé,
Sous la cruelle ardeur d'Amour, qui me martyre :
Comme devant le feu on voit fondre une cire :
Comme l'ardent métal par rougissants ruisseaux
On voit couler en bas des échauffés fourneaux : 1350
Ou comme on voit couler la neige des montagnes,
Et les ruisseaux glacés au travers des campagnes :
Puisque je n'ai jamais refusé de ployer
Sous les lois qu'il t'a plu de ton Ciel m'envoyer,
Puisque je n'ai sacré une ingrate Jeunesse, 1355
Au travail inutile de ta soeur chasserresse :
Si, humble, j'ai perdu pour un hommage saint,
À ton autel sacré mon chaste demi-ceint :
Si au son de ton nom j'ai reçu ton Énée,
Si je me suis, hélas ! Toute à son gré donnée, 1360
Ployant dessous ton joug : si pour l'amour de toi
J'ai mieux fait aux Troyens qu'à ceux qui sont à moi,
Tourne en ce lieu ta vue, et la miséricorde
De toi, de la fortune et de tes fils accorde,
Pour justement changer mon travail au repos. 1365
Vois, Vénus, le venin qui tient à tous mes os :
Vois tantôt un brasier, et tantôt une glace,
Qui soudain me renflamme, et soudain me renglace :
Vois mon âme offusquée en tous autres objets,
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes sens ses sujets. 1370
Vois sortir de mes yeux, et les larmes coulantes,
Et les brillants éclairs de mes flammes brûlantes
Vois Didon sans humeur, vois Didon se jetant
À genoux devant toi, vois Didon sanglotant.
Prends pitié, prends pitié, Déesse Idaliennne, 1375

Paphienne, Érycine, Undeuse, Gnidiennne,
 Prends prends doncue pitié, et ne permets jamais
 Que d'un tort détestable on paye mes bienfaits.
 Si tu crois que je t'aie autrefois fait offense,
 D'avoir fait à Junon plus qu'à toi révérence, 1380
 Amollis-toi de pleurs, apaise-toi de vœux :
 Je jure tes yeux noirs, je jure tes cheveux,
 Qu'en recevant ce jour par toi ce bénéfice,
 Je paierai l'usure à ton saint sacrifice.
 Je requiers peu, mais las ! Toutes telles fureurs 1385
 Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.

ÉNÉE

Les ennuis dérégles, les maux insupportables,
 Qu'on voit sur un esprit se rendre insatiables :
 La raison qui nous peut dessous ses lois forcer,
 Et la pitié qui peut nos raisons effacer, 1390
 Les mots interrompus par les larmes mêlées,
 Et les soupirs témoins des âmes désolées,
 Ne peuvent rien sinon qu'en vain nous émouvoir,
 Lorsqu'en un fait les Dieux nous ôtent le pouvoir.
 Anne, si les ennuis et si l'angoisse extrême 1395
 Me pouvaient arrêter, l'angoisse de moi-même,
 Sans que ton œil piteux témoignât tant de maux,
 Serait la corde et l'ancre à retenir mes naus :
 Vu que nul ne saurait la peine assez comprendre,
 Que sans cesse en l'esprit mon amour me rengendre. 1400
 Mais les Dieux sont si forts ; et du destin la loi
 Se rend si saintement inviolable en moi,
 Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuses,
 Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoisseuses,
 Voire des Tyriens les pleurs ensemble unis, 1405
 Voire les pleurs des miens avec les autres mis,

Bref, de tous les mortels et les pleurs et les plaintes,
Ne pourraient pas des Dieux combattre les lois saintes
Cessons donc de pleurer, tant plus nous pleurerons,
Et plus notre tourment dans nous nous graverons. 1410
Le pleur qui peu à peu sur notre face coule,
Et jusqu'à l'estomac, sa ressource, se roule,
Pour derechef entrant et montant au cerveau
Redescendre par l'oeil, nous mange, comme l'eau
Qui aux jours pluvieux des gouttières dégoutte, 1415
Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte
Cessons cessons.

ANNE

Énée, ô Énée obstiné,
Tu as bien ce propos contre toi ramené,
Pour montrer que ton coeur que haineux tu resserres 1420
Sans l'ouvrir à pitié, est plus dur que les pierres.
La pluie goutte à goutte un marbre caverait ;
Et quasi un torrent de nos yeux, ne saurait
Mordre dessus ton coeur, plus félon que je cuide
Qu'un coeur de Diomède assommé par Alcide, 1425
Coeur qui souffrait du sang des hôtes saccagés
Voir abreuver chez soi ses chevaux enragés :
Plus cruel qu'un Procuste, et tous ceux dont la guerre
De Thésée et d'Hercule a délivré la terre.
Mais qui me fait ainsi ceux-ci ramentevoir, 1430
Si ce n'est la fureur qu'on me fait concevoir ?
Est-il possible, hélas ! Qu'en l'âme féminine
Une fureur tant âpre et sans bride domine ?
Et qui pourrait (bons Dieux) se garder de fureur,
Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur ? 1435
N'ai-je su donc rien faire ? Et n'ai-je point l'adresse,
De faire la pitié sur ta rigueur maîtresse ?

Se perd doncques en l'air tout ce dont j'ai pleuré ?
 Tout cela dont j'aurais l'aimant même attiré ?
 Cela, pour qui les Dieux, que ton dol nous raconte, 1440
 Seraient, je crois, méchants s'ils n'en tenaient point compte ?
 Cela pour qui tout coeur humain ne craindrait pas
 Plutôt qu'y résister, de souffrir cent trépas,
 Faut-il qu'ainsi je perde ? Et faut-il que je voie
 Que les Dieux justement ont puni ceux de Troie ? 1445
 Me faut-il voir encor que ni moi ni Didon
 N'avons jamais pensé au vieil Laomédon ?
 Si de tromper les Dieux celui-là prit l'audace,
 Ha que nous fallait-il espérer de sa race ?
 Que porté-je à ma soeur, fors le venin dernier, 1450
 Qui la va faire voir l'inferral Nautonier ?
 Puis-je encor à ses yeux me montrer en la sorte,
 Moi qui ouvre à ses maux et à sa mort la porte ?
 Puis-je puis-je me voir moi-même le corbeau
 De ma soeur, lui portant l'augure du tombeau ? 1455
 Hé que sais-tu (Cruel) qui donnes telle atteinte
 À ceux qui te font bien, si de ton fait enceinte
 Elle ne cache point maintenant dedans soi
 (Ô fardeau malheureux !) une moitié de Roi ?
 Veux-tu qu'avant que voir du monde la lumière, 1460
 Ton propre enfant se fasse un cercueil de sa mère ?
 Veux-tu pour rendre Ascaigne, et les siens triomphants,
 Faire étouffer ainsi l'autre de tes enfants ?
 Las si les mères sont en votre endroit coupables,
 (Grands Dieux) qu'en peuvent mais les enfants misérables ? 1465
 Quant aux mères, je crois, que tu es coutumier
 (Ô le loyal époux) d'en être le meurtrier.
 Si l'on demande où est la mère à ton Ascaigne,
 Elle est où tu veux mettre une autre, que dédaigne
 Tellement ta fierté, qu'il semble que le Ciel 1470
 Dedans ton lâche esprit n'ait versé que du fiel :

Et qu'il s'égaie ainsi, que de tout temps tu rompes
Avec la foi, la vie, à celles que tu trompes.
Hé qui croira jamais qu'on puisse refuser
Un délai seulement ? Mais je ne fais qu'user 1475
Et ma langue et mes yeux en mes vaines reproches.
En vain tâchent les vents de combattre les roches.
Voilà l'heureux loyer ; pense, que pour un tel,
Ma soeur devait sentir d'amour le dard mortel :
Pense, que je devais misérable et déçue 1480
Pour un tel donner force à la flamme reçue.
Je devais bien lui plaire au vouloir d'un méchef :
Nous devions bien orner de feuilles notre chef,
Pour faire aux Dieux, seigneurs des sacrés mariages,
Pour un tel que cestui, les saints sacrés hommages : 1485
Je devais bien lui faire un Sichée oublier,
Pour au lieu d'un époux à Pluton l'allier.
Devions-nous mille honneurs, mille caresses rendre,
À celui qui filait le cordeau pour nous pendre ?
Ha je ne puis, alors qu'un si dur souvenir 1490
Me revient, je ne puis mon âme retenir.
Je me fauls à moi-même, et sans l'ire enflammée
Qui m'aigrit et soutient, on me verrait pâmée,
Je m'en vais, je le laisse, ô rigueur incroyable,
Que cet homme inconstant en nos malheurs est stable ! 1495

ÉNÉE

Ô quel tumulte, Achate.

ACHATE

Amour fait la discorde.

ÉNÉE

Vois-tu point de remède ?

ACHATE

Avec la Reine accorde.

ÉNÉE

Dois-je pour accorder discorder au destin ?

1500

ACHATE

Va donc ; celui fait bien qui fait à bonne fin.

ÉNÉE

Pourquoi me gêne donc ma conscience encore ?

ACHATE

C'est l'Aigle qui le coeur sur Caucase dévore.

ÉNÉE

Ô grand Ciel, que voit-on au monde d'arrêté ?

ACHATE

Le Ciel a retiré toute tranquillité.

1505

ÉNÉE

Quel bonheur dunque reste au monde pour les hommes ?

ACHATE

De n'être pas longtemps ce que chétifs nous sommes.

ÉNÉE

Qu'attendons-nous pour fin et loyer des travaux ?

ACHATE

La mort est le loyer de nos biens et nos maux.

ÉNÉE

Nul donques ne peut-il ici-bas heureux être ?

1510

ACHATE

Celui que pour heureux les grands Dieux ont fait naître.

ÉNÉE

Je crois que le bonheur des humains ne leur plaît.

ACHATE

Pour ce que leur honneur bien souvent nous déplaît.

ÉNÉE

Je pense voir le jour que la colère ardente
De Junon redoutée, envoya la tourmente
Contre nos pauvres naus, et qu'à voir un tonnerre
Épouvanter la mer et déplacer la terre,
Les éclairs redoubler, et des vents adversaires
Les gosiers s'aboyer, et resiffler contraires,

1515

Les flots monter au ciel, il semblait que les ondes 1520
 Tâchassent de ravir aux abymes profondes,
 Ceux qui s'étaient sauvés de la Troyenne cendre :
 Quand un feu nous pardonne une eau nous vient atteindre.
 Durant l'orage tel mes naus virevoltées,
 S'écartant çà et là, de tous côtés jetées 1525
 À la merci du vent, sans suivre route aucune,
 Ore devers le Nord, attendaient leur fortune,
 Ore devers le Sud par le Nord ramenées,
 Et ore devers l'Est se voyaient détournées
 Par l'Ouest opposé : tant que la mer bonace 1530
 De ses frères bandés apaisant la menace,
 Nous eût poussés à bord : je sens de même sorte
 (Ore que ma fortune arrête que je sorte)
 Agiter mon esprit, qui çà qui là se vire
 De cent troubles divers, comme au vent le navire, 1535
 D'un côté le profit, la peur me tient de l'autre,
 Soit la peur de sa mort, soit la peur de la nôtre :
 Didon et la saison sont d'une fureur même :
 Mais la plus grand'fureur c'est la fureur suprême.

ACHATE

Quoi ? Où revenons-nous ? Quoi, toi qui as pour mère 1540
 Une Vénus, faut-il tenir du tout du père ?

ÉNÉE

Ha foi, ha stable foi, seul gage inviolable
 Des hommes et des Dieux, cent fois est punissable
 Celui qui t'offensant de certaine science
 Amortit l'aiguillon que sent sa conscience ! 1545
 Il lui devrait sembler, lorsque le Ciel tempête,
 Qu'il ne s'émeut sinon que pour briser sa tête :
 Il lui devrait sembler, lorsque la mer s'irrite,

Que contre lui tout seul son courroux se dépîte.
Même au moindre combat chétif, il devrait croire, 1550
Que le Ciel l'a déjà privé de la victoire,
Puisqu'il a hasardé avec sa foi première,
L'assurance, le sens, la force coutumière.
Car de toutes les peurs, la peur la plus extrême
C'est la peur d'un esprit coupable envers soi-même, 1555
Qui s'épouvante tant, que même sans encombre
Se voit suivre sans fin de la peur de son ombre.
Faut-il que malgré moi les peurs en moi s'empreignent ?
Faut-il que malgré moi les durs remords m'étreignent ?
Faut-il que malgré moi , voire en mon innocence 1560
Je m'accuse à grand tort d'une exécrable offense ?

ACHATE

Si tu ne sais assez, que nous imprudents hommes,
De nous-même toujours les adversaires sommes,
Les Juges, les bourreaux, tu te le peux apprendre
Du mal que ton esprit pour soi-mêmes engendre. 1565
Ta seule opinion est de ta crainte mère :
La crainte du remords : le remords est le père
D'une autre opinion, que tu prends quand tu penses
Offenser grièvement, lorsque point tu n'offenses :
Mais moi qui soucieux à tout danger regarde, 1570
Je sens une autre peur : j'ai peur que trop on tarde
Dans ce havre, tu sais combien est monstrueuse
D'un courroux féminin l'ardeur tempêteuse.
Nous verrons tout soudain les troupes Tyriennes
Darder le feu vengeur dans les naus Phrygiennes : 1575
Nous verrons tout frémir, or ces rives mouillées
De sang et de corps morts hideusement souillées.
Partons donc au plus tôt.

ÉNÉE

Aussitôt que les sommes
Auront donc un peu ce soir rafraîchi tous nos hommes : 1580
Je ferai que l'on cingle : À à quoi qu'il en sorte,
Un pesant faix de maux avecque moi j'emporte.
Las ! Nous faut-il voguer sans savoir quelle issue
Sortira d'un amour qui son amante tue ?
Pauvre Didon, hélas ! Mettras-tu l'assurance 1585
Sur les vaisseaux marins, qui n'ont point de constance ?

LE CHOEUR

Ceux que Fortune exerce aux travaux de ce monde,
N'ont pas beaucoup d'effroi, s'il leur faut dessus l'onde
Sans relâche ramer :
Vu que même au milieu du repos et des villes, 1590
Les humains vont souffrant, au lieu d'être tranquilles
Une éternelle mer.
Notre Prince porté par la mer incertaine,
Sentira dans l'hiver une mer plus humaine
Que la mer du souci. 1595
Didon, qui dans sa ville avec les siens demeure,
Sent une horrible mer plus cruelle à cette heure,
Que n'est cette mer ci.
Malheureuse cent fois celle qui abandonne
À l'étranger son coeur, son lit, et sa couronne : 1600
Le murmure nouveau
De son peuple, l'adieu du mari qui s'absente,
Et son dur désespoir, lui servent de tourmente,
Effondrant son vaisseau.

ACTE IV

ANNE, BARCE, DIDON

ANNE

A-t-il donques bien pu se renforcer de sorte, 1605
Qu'à toutes passions il ferme ainsi la porte ?
A-t-elle donc bien pu s'affaiblir tellement,
Que de se laisser vaincre à l'effort du tourment ?
Elle meurt, elle meurt : jà jà dans son visage,
De la mort pâissante on voit peinte l'image : 1610
Encor tant les amants se nourrissent de pleurs,
Et tant les furieux se plaisent aux fureurs.
Elle a voulu que seule en son mal on la laisse :
Las veut-elle forcer la mort par la détresse ?
Dût-elle pas trouver, même en la trahison 1615
Qui la fait forcener, sa propre guérison ?
En s'égayant plus tôt de perdre un tel parjure ;
Que faire pour un traître à son repos injure ?
N'eût-il pas dû plutôt, que de la courroucer,
De quelque moindre offense aimer mieux trépasser ? 1620
Peut-il voir que par lui la vie soit ravie
À celle, dont il tient et son heur et sa vie ?
Puisqu'ils n'étaient plus qu'un en ce laqs d'amitié,
Penserait-il après durer sans sa moitié,
En sentant même l'implacable furie, 1625
De l'avoir pour loyer lui-même ainsi meurtrie ?

Las las ! On voit mes sens, Barce épouvante-toi :
 Barce, chère nourrice, assemble avecque moi
 L'étonnement, l'horreur, les plaintes, et les larmes,
 Et s'il est oncq possible, en si cruels alarmes 1630
 D'user d'aucun conseil, conseille le moyen
 De bannir hors du coeur de ma Soeur ce Troyen
 L'âge toujours apprend, et n'est pas qu'ancienne
 Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne :
 Donc à l'écart tournant trois ou sept ou neuf tours, 1635
 De beaux vers remâchés encharme les amours.
 L'amour qui plus qu'au corps en notre âme domine,
 Ne se guérit jamais du jus d'une racine :
 Mais on dit que le vers qui est du ciel appris,
 Domine sur l'amour et dessus nos esprits. 1640
 Si par son art Médée en la fin n'eût de soi
 Chassé l'amour bourreau, de Corinthe le Roi,
 Sa fille Glauque aussi, ne fussent mis en cendre :
 De ses propres enfant la gorge encore tendre,
 N'eût caché jusqu'au manche un couteau maternel, 1645
 Ains pour se dépêtrer du mal continuel,
 Changeons sa serve vie avec la mort plus gaie,
 Le sang, l'amour, et l'âme, eût vomi par sa plaie.
 Mais voyant que le vers qu'elle ainsi remâchait,
 Du lourd fardeau d'amour son âme dépêchait, 1650
 Déploya son courroux sur ceux qui l'offensèrent,
 Et comme son dragon ses amours s'envolèrent.

BARCE

J'ai trop d'étonnement, je n'ai que trop d'horreurs,
 Trop de plaints en la bouche, et trop aux yeux de pleurs :
 Mais quant à ce conseil, misérable Nourrice, 1655
 Je ne sens rien en moi qui ce mal divertisse.
 Des vers magiciens je n'ai l'usage appris,

Et les vers n'avaient pas sur un tel le pris :
Fût qu'avec cent pavots un repos j'excitasse,
Fût qu'avecque les cieux les enfers j'appelassent, 1660
Pour charmer la poison maîtresse de ses os,
Rechassant par un charme un charme au coeur enclos :
Ô Mânes de Sichée, ô Dame bien heureuse,
Dont le meurtre souilla la dextre convoiteuse
De ton frère inhumain, sans que moi qui t'avais 1665
Nourri de ma mamelle, et qui las ! ne pouvais
Recevoir plus de dueil, eusse sur ta lumière
Rabattu de mes doigts l'une et l'autre paupière.
Hélas pauvre ombre (dis-je) encore t'est-il mieux
D'avoir ainsi volé sur le bord oublieux 1670
Par un meurtre soudain, que non pas à ta femme
Mourir à petit feu, d'une amoureuse flamme,
Qui l'animant toujours d'une ardeur par dedans,
Et la vie, et la mort, lui laisse entre les dents.
Et moi chétive, hélas ! Qui suis seule laissée, 1675
Depuis que la nourrice à Didon est passée
Avecque toi là-bas, ne la puis secourir :
Non plus, hé ! Que tu peux te garder de mourir.
Puis-je sans larme dire en quel point je l'ai vue ?
Pourra ma faible voix de sa fureur conçue 1680
Exprimer les accents ? Pourrai-je assez bien plaindre
Les yeux qu'on voit flamber et puis soudain s'éteindre,
Comme s'ils étaient jà languissant dans la mort,
Et soudain reflamber encore de plus fort ?
Mais plaindre ce beau poil qu'au lieu de le retordre, 1685
Elle laisse empêtrer sans ornement, sans ordre,
Sans presque en abstenir les sacrilèges mains ;
Mais, las ! Plaindre ce teint, l'honneur des plus beaux teints,
Qui tout ainsi qu'on voit la fumée azurée
Du soufre, reblanchir la rose colorée, 1690
De moment en moment, par l'extrême douleur

Change avec un effroi sa rosine couleur :
 Mais las las ! Surtout plaindre un beau port vénérable
 Un port, hélas ! Au port des Déesses semblable,
 Qui se sent arracher du front la déité, 1695
 Pour avec cent fureurs changer sa majesté.
 Vous diriez à la voir qu'insensée elle semble
 La Lionne outragée, à qui le pasteur emble
 (Lorsque de sa caverne elle s'absente un peu)
 Ses petits Lionceaux, et la poursuit au feu, 1700
 Effrayant d'une torche un fier regard colère,
 Qui effroyablement de mainte torche éclaire.
 Ô l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens
 Vinrent premier flotter aux sables Libyens !
 Dès lors mon coeur jugea qu'avant la départie, 1705
 À grand'peine on verrait Carthage garantie
 D'un mal inespéré : car on veut s'outrager
 Quand d'un recueil prodigue on reçoit l'étranger :
 Toujours vient une perte, un regret, une honte,
 Quand plus des étrangers que des siens on tient compte. 1710
 Mais qui eût pensé, las ! Qu'une déloyauté
 Eût contre tant d'efforts méchamment résisté ?
 Qui l'eût pensé (bons Dieux !).

ANNE

Je crois que la malice
 Nous aveugle au conseil, puis nous livre au supplice : 1715
 Croirait-on qu'un Énée oubliât de penser
 Ce qui peut son dessein et sa vie offenser,
 Avant qu'entrer en mer ? Sans qu'à rien il regarde :
 En une mer de maux chétif il se hasarde.
 Prend-il point garde, avant qu'avoir en soi fermé 1720
 L'arrêt de ce dessein, à ce monstre emplumé,
 Qui soucieux de tout jamais ne se repose,

Et qui de bouche en bouche épand chacune chose
Du Nil Égyptien jusqu'aux eaux d'Occident
Et du Scythe gelé jusques au More ardent, 1725
Prompt d'agrandir un fait, ce monstre hasardeux
(Dis-je) qui aiguïsa naguères sur eux deux
Ses langues, et ses yeux, quand l'amour effrénée
Couverte du manteau d'un trompeur Hyménée,
Commença par augure à mille fois montrer, 1730
Qu'un bien léger fait l'homme en cent malheurs entrer,
Quand le présent plaisir qui moins qu'un songe dure,
Ôte le sentiment de la peine future ?
Prend-il point (dis-je) égard aux encombres que peut
Conspirer sur les grands ce monstre quand il veut ? 1735
C'est au moins, c'est au moins, que telle renommée
Rendra contre son nom toute terre animée ?
Et tant que rencontrant son forfait en tous lieux,
Ne lui restra que d'être à soi-même odieux.
Prend-il point garde encor qu'à grand'peine en leur âge 1740
Les siens pourront à chef mettre une autre Carthage ?
Et que ces beaux destins, ces oracles rendus,
Ces miracles, ces feux, ces beaux Dieux descendus,
Ne sont qu'illusions, ou Démons qui nous peinent,
Et ministres du Ciel en nos malheurs nous mènent ? 1745
Prend-il point garde encor, je crois, qu'en un plein jour
Un péché nous ennuïte aux forces qu'a l'amour,
Dont il rompt les conseils, qu'on cache et qu'on éventa ?
Hé ! Qui s'ose vanter de tromper une amante ?
Hé ! Qui s'ose promettre en la trompant ainsi, 1750
Qu'aveuglément lui-même il ne se trompe aussi,
Pensant qu'on permettra sans en rien l'outrager,
Sortir hors d'un pays l'outrageux étranger ?
Nos peuples Tyriens auraient-il plus qu'Énée
Et les bras engourdis, et l'âme efféminée ? 1755
Mais toutefois délivre de honte et de peur,

Rend de la prévoyance un seul hasard vainqueur.
 Ô aveugle entreprise, ô trahison ouverte,
 Qui semble avoir été pour l'une ou l'autre perte
 Mise en ce chef parjure, à fin qu'il fût certain 1760
 Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain
 Nous repaît quelque temps, pour faire après repaître
 Notre coeur aux serpents que dans nous il fait naître.
 Que plaindrai-je premier ? Plaindrai-je le forfait
 Que mon conseil, hélas ! À son honneur a fait ? 1765
 Voire aux Mânes sacrés de son loyal Sichée,
 Voire aux pourchas de ceux, dont j'ai tant vu cherchée
 Avec Didon fuitive, en ce port étranger,
 Une alliance (hélas) franche d'un tel danger ?
 C'est moi Barce, c'est moi : qui pourrait sans pleurer. 1770
 Le confesser, c'est moi qui la fais endurer,
 C'est moi qui ai banni de son âme la honte,
 Par qui seule d'amour la force se surmonte.
 C'est moi qui pour sa mort, ai le bois entassé,
 C'est moi qui ai dans elle un brasier amassé ;: 1775
 C'est moi qui ai toujours telle flamme nourrie,
 Qui ne peut sans Didon se voir jamais périe ?
 C'est moi à qui toujours se venait adresser
 Ce déloyal trompeur, qui ne craint de blesser
 Ni les Dieux, ni sa foi, ni l'amante embrasée, 1780
 Que sa foi, que les Dieux, ont enfin abusée.
 Mais sera-t-il donc vrai ? (Bons Dieux !) permettez-vous
 Que ce pipeur se joue et de vous et de nous ?
 Que t'avons-nous donc fait, sainte troupe céleste ?
 Mais Que t'avons-nous fait, ô étranger moleste ? 1785
 Vengez s'il y a faute : Ha Dieux elle n'a pas
 Trop inhumaine hôtesse, en un sale repas
 Souillé d'un corps humain votre divine bouche.
 Ell' n'a pas égorgé Jupiter dans sa couche,
 Changeant son coeur de femme au coeur d'un Lycaon : 1790

De rien ne la sauraient charger les Dieux, sinon
D'avoir tout au rebours hôtesse trop humaine ;
Trop bien fait à celui, las ! Grands Dieux, qui à peine
Trop ingrat s'en soucie, et qui l'abandonnant,
Fait injure à soi-même, injure au Dieu Tonnant :
À ce Dieu qui d'en-haut les parjures regarde,
Et des hôtes a pris la juste sauvegarde.

1795

BARCE

Plaise donc à ce Dieu jetant l'oeil au besoin,
Ou de l'un ou de l'autre avoir bientôt le soin,
Soit que d'elle le mal impitoyable il chérisse,
Ou soit que le pervers Justicier il punisse :
Souvent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits,
Permet que mille torts par les méchants soient faits,
Afin que par celui se punissent nos vices,
Qui plus dessus sa tête amasse de supplices.
Mais ainsi que les Dieux qui semblent être oisifs
À venger les forfaits, sont bien souvent tardifs,
J'ai peur qu'ils soient aussi tardifs à ce remède,
Et que ce mal au mal de la seule mort cède :
Si c'est mal que mourir, lorsque de cent trépas
Un trépas nous délivre.

1800

1805

1810

ANNE

Hélas ! Je ne crois pas
Qu'il advienne autrement, et sans cesse m'effrayent
Les signes monstrueux que les Dieux m'en envoient :
Ce qu'en dormant aussi mes songes me font voir,
Trouble mes sens, émus d'un pareil désespoir
Le Songe est fils du Ciel ; et bien souvent nous ouvre
Ce qu'encore le temps dessous son aile couvre.
Il m'a semblé la nuit que d'un ardent tison

1815

J'avais deçà delà semé par la maison 1820
 Un feu, que d'autant plus je m'efforçais d'éteindre,
 Et plus jusqu'au sommet il s'efforçait d'atteindre :
 Mes sens ne se sont point de ceci dépêtrés,
 Qu'aussi soudain n'y soient d'autres songes entrés.
 Je voyais un chasseur, duquel la contenance 1825
 Et de face et de corps, empruntait la semblance
 D'Apollon, quand tout seul pour chasser quelque part
 Ou de Dèle, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part :
 Sur l'épaule lui bat sa perruque dorée,
 Sur le côté sa trousse en biais ceinturée, 1830
 Sa flèche est en la coche, et son arc en plein poing :
 Tout ainsi mon chasseur qui s'écartait bien loin,
 Dedans l'épais d'un bois s'offrait dedans ma vue,
 Tant qu'au bord d'un taillis une biche il ait vue :
 Il décoche, il l'atteint, elle demi-mourant 1835
 Fait du sang qui ruisselle une trace en courant,
 Le fer tient dedans l'os, et pour néant évite
 Ce qui lui tient (hélas) compagnie en sa fuite ;
 Tant que sous un Cyprès ayant porté longtemps
 Et sa flèche et sa plaie, ait avachi ses sens. 1840
 Les pieds faillent au corps, le corps faut à la tête :
 Et comme la pitié de l'innocente bête
 Me soulevait le coeur, plutôt que ses sanglots,
 S'est perdu parmi l'air mon songe et mon repos.
 Combien de fois ces jours encor toute tremblante, 1845
 Ai-je en sursaut repris mon âme travaillante,
 Lorsque mon pâle frère en dormant revenait
 Me prendre les cheveux, et cruel me traînait,
 Comme il m'était avis, hors du lit pour m'apprendre
 D'avoir fait à sa femme un autre parti prendre. 1850
 Mêmement une nuit, lorsque Jarbe le Roi
 De nos peuples voisins sortait presque de soi,
 Tant l'amour le brûlait : sachant qu'à cet Énée

Fut de ma soeur la terre et l'âme abandonnée,
Pour ce que nous tenions mille propos mêlés 1855
Du monstre qui si tôt nous avait décelés.
Un songe vint saisir en dormant ma mémoire
Sur celle qui sait tout, soit bien soit mal notoire :
Je brouillais en l'esprit deçà delà roulant,
Tout ce qu'on m'avait dit de ce monstre volant, 1860
L'un me semblait compter que dès qu'en leur pensée
Ceux de Tyr projetaient leur ville commencée ;
Ce monstre ne cessait, et puis haut, et puis bas
De voleter sur nous, y prenant ses appas,
Nous apportant sans fin quelque trouble des autres, 1865
Ou bien à nos voisins portant sans fin des nôtres.
Un autre me semblait parlant obscurément,
Décrire à son propos ce monstre hautement,
Ce monstre enfant du Temps, en tout aussi muable
Qu'en ses effets divers son père est variable. 1870
Qui sans aucun repos fait, défait, et refait
Son rapport, tout ainsi que son père son fait ;
Et circuit en rien le Ciel, la Terre, et l'onde,
Comme le vol du temps circuit tout le monde.
Tous deux sont souhaités, tous deux ne mourront point ; 1875
Et ne sont différents tous deux que d'un seul point.
Jamais rien ce vieillard qui ne soit vrai n'apporte,
Le faux, le vrai, sa fille aux oreilles rapporte.
Or cependant qu'en moi ce propos s'embrouillait,
Et que mainte autre chose aux propos se mêlait, 1880
Je vis de mes deux yeux cette femme volage,
Se planter sur les tours de la neuve Carthage,
Sale, maigre, hideuse, et soudain embouchant
La trompe qu'elle avait, sonner un piteux chant :
Voire et me fut avis que de la trompe même 1885
Sortait et sang, et feu, tant qu'éperdue et blême
De ce cruel spectacle au réveil me troublai,

Et de longtemps après mes sens ne rassemblai.
Las ! Barce qu'en dis-tu ? Barce, hélas !

BARCE

On se ronge 1890
En vain s'on veut avoir la raison de tout songe.

ANNE

De mes songes encor je ne m'effraierais point,
Si rien plus grand n'était à mes songes conjoint :
J'ai vu ces jours passés sur le haut du château
Signe fatal de mort, croasser maint corbeau , 1895
Le hibou porte mort, l'Orfraye menaçante ;
Et la voix du Corbeau dessus nous croassante
Ne me chanter que mal, et m'a fait frissonner.
Le vin que ce matin en sang j'ai vu tourner,
Au moins ce m'a semblé lorsqu'en la coupe sienne, 1900
Didon sacrifiant à Junon gardienne,
Le tenait pour épandre aux cornes du Taureau :
Outre ce jour hideux m'est un effroi nouveau :
Car tout ce jour Phébus a sa face montrée
Telle, comme je crois, que quand le fier Atrée 1905
Fit bouillir les enfants de son frère adultère,
Leur faisant un tombeau du ventre de leur père.
Encore outre ce temps embrouillé l'on oit bruire
La mer plaintive aux bords, et sembler nous prédire
Que les Dieux qui jamais rien constant ne permettent, 1910
Envoyent sur nos chefs ce que leurs feux promettent ;
Même cet arc-en-ciel Iris Thaumantienne,
Messagère à Junon, de ce lieu gardienne,
Apparaissait tout hier de noir sang toute teinte,
Non pas de cents couleurs, comme elle soulait, peinte. 1915

BARCE

Lorsque l'on voit un mal obstinément épris,
Et que la froide peur se saisit des esprits,
Il nous semble que tout nous donne témoignage
De ce que nous craignons : mais d'un serein visage
Je vois venir la Reine. Ô l'heureux changement,
Si avecque la face est changé le tourment.

1920

DIDON

J'ai trouvé le moyen, ma soeur, qui me peut rendre
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut défendre,
Me dépêtrant du Dieu qui jusqu'à ma mort me touche,
Vers la fin d'Océan où le Soleil se couche,
Sont les Mores derniers, près l'échine foulée
Du grand Atlas portant la machine étoilée :
De là l'on m'a montré la sage enchanteresse,
La vieille Béroé, Massyline prêtresse
Qui le temple gardait aux filles Hespérides,
Appâtant le dragon de ses douceurs humides,
Et d'oublieux pavots, et prenant elle-mêmes
La garde du fruit d'or, des soucis plus extrêmes :
Ainsi qu'elle promet, la vie elle délie,
Ou bien d'un soin cruel elle empêtre la vie :
Elle arrête à sa voix la plus raide rivière,
Et fait tourner du ciel les signes en arrière :
Les ombres de là-bas en hurlant elle appelle,
Tu oiras rehurler la terre dessous elle :
Tu verras des hauts monts les plantes dévalées,
Et les herbes venir de toutes les vallées.
J'appelle (chère soeur) les Dieux en témoignage,
Toi et ton chef aussi, que l'ancien visage
De l'art magicien malgré mon coeur j'éprouve :

1925

1930

1935

1940

Mais puisque ma fureur ce seul remède trouve, 1945
 Va, et au plus secret de cette maison nôtre
 Un grand amas de bois dresse-moi l'un sur l'autre :
 Que l'épée de l'homme en la chambre fichée
 Où j'ai brisé la foi de mon époux Sichée :
 Que toute la dépouille et le lit détestable, 1950
 Le lit de nos amours, dont je meurs misérable,
 Soit par toi mis dessus. Car la prêtresse enseigne
 Que tous ces demeurants, de mes fureurs l'enseigne,
 Soient abolis au feu. Quand la pile entassée
 Quand sur elle sera toute chose amassée, 1955
 D'if, de buis, de Cyprès faisant mainte couronne,
 Je veux que maint autel cette pile environne.
 Là tout ainsi qu'on vit Médée charmeresse,
 Renouvelant d'Éson la faillante vieillesse,
 Tu me verras la voix effroyable et tremblante, 1960
 La chevelure au vent de tous côtés flottante,
 Un pied nu, l'oeil tout blanc, la face toute blême,
 Comme si mes esprits s'écartaient de moi-même :
 Lors de feuilles ayant vos têtes entourées,
 Et d'un noeud conjuré par les reins ceinturées, 1965
 Vous m'orrez bien tonner trois cent Dieux d'une suite,
 Et Enfer et Chaos, et celle qui hérite
 Nos esprits à jamais, la trois fois double Hécate,
 Diane à triple voie : il faut que je combatte
 Pour moi contre moi-même, il faut que je m'efforce 1970
 De forcer les efforts, à qui je donnais force.
 Hâtez donc, laissez-moi, afin que je remâche
 Toute seule à part moi, tout cela qui relâche
 Les amours furieux, et que tout j'appareille
 Pour commencer mes vœux, dès que l'aube vermeille 1975
 Aura demain rougi l'humide matinée,
 Le Ciel, le Ciel m'orra.

ANNE

Toi donc qui vois Énée
(Ô grand Ciel) opposer à tes lois sa malice,
Sois pour nous, et prospère en tout ce sacrifice.

1980

DIDON

Puis-je donc forcenée encor me laisser vivre,
S'il n'y a que la mort qui d'un tel mal délivre ?
Laisé-je triompher cette flamme bourrelle,
Lorsque ma main, ma main, peut bien triompher d'elle ?
Qu'entreprendrais-je (ô Mort !) Mort que seule je nomme
Contre les Dieux vengeurs la vengeance de l'homme ?
Qu'entreprendrais-je : (dis-je) alors qu'en moi s'assemble
Tout ce que les enfers ont de rages ensemble,
Tout ce que le Vésuve a d'ardeurs recelées,
Tout ce que la Scythie a de glaces gelées,
Tout ce qu'on feint là-bas de peines éternelles
S'ordonner par Minos aux âmes criminelles,
Sinon avec ma vie en moi jà dédaigneuse
De faire crever tout par une plaie heureuse ?
Pourrais-je bien encor me voir une espérance
De me pouvoir guérir pour chercher l'alliance
Des Nomades voisins, par moi jà méprisée ?
Serais-tu bien encor, Didon tant abusée
Que d'allonger le fil de ta vie ennemie
En suivant par la mer celui qui t'a trahie ?
Prends encores, à fin que ta dextre couarde
N'ayant pitié de toi, sur toi ne se hasarde,
Qui te soit beaucoup mieux de suivre l'adversaire,
Que de fuir ta vie à tout repos contraire :
Suivrais-tu toute seule aveugle et déréglée,
Ou bien le suivrais-tu encor plus aveuglée,

1985

1990

1995

2000

2005

Si tu pensais faire avec toute la suite
 Qu'à grand'peine tu as jusqu'en ces lieux conduite,
 L'arrachant de Sidon ? Et puis, hé condamnée,
 Pauvre femme, je crois, en dépit du Ciel née, 2010
 N'as-tu point eu encor assez de connaissance
 Quel fut Laomédon, et quelle est son engeance ?
 Non, non, meurs meurs ainsi, Didon, que tu mérites,
 Apprête-toi donc, Parque, et toi qui tant irrites
 Mes fureurs contre moi, Fortune insatiable, 2015
 Apprête-toi pour voir le spectacle exécrationnel :
 Tu ne t'es pu saouler, m'ayant toujours foulée,
 Mais bientôt de mon sang je te rendrai saoulée.
 L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande,
 Je le veux tout d'un coup repaître en mon offrande : 2020
 Soyez au sacrifice, ô vous les Dieux suprêmes,
 Je vous veux apaiser du meurtre de moi-mêmes.
 Votre enfer, Dieux d'enfer, pour mon bien je désire,
 Sachant l'enfer d'Amour de tous enfers le pire :
 J'irais j'irais desormais, mais il me faut attendre 2025
 L'occasion des vœux que je feins d'entreprendre.

LE CHOEUR

Troupe Phénicienne
 Qui prévois bien ton mal :
 Et toi troupe Troyenne
 Serve d'un déloyal : 2030
 Vous le Ciel et la terre,
 Voyez voyez ce jour,
 Combien traîtreusement erre
 L'injustice d'amour.
 Ô grands Dieux, si le vice 2035
 N'a point en vous de lieu,
 Amour plein d'injustice

Peut-il bien être Dieu ?
Mais injuste je pense
Chacune Déité, 2040
Qui jamais ne dispense
Le bien à la bonté.
Un seul hasard domine
Dessus tout l'univers,
Où la faveur divine 2045
Est due au plus pervers.
Les Dieux dès sa naissance
Lui ont ôté les peurs,
Avec la conscience,
Meurtrière de nos coeurs. 2050
S'il chet dans la marine
À la rive il prétend,
Et s'attend à l'échine,
Du Dauphin qui l'attend.
La guerre impitoyable 2055
Massacrant les humains,
Crains l'heur épouvantable
Que l'on voit en ses mains :
Rien les arts de Médée,
Rien n'y pût la poison, 2060
Rien cela dont gardée
Fut la jaune toison.
Rien la loi qu'on révère,
Non tant comme on la craint :
Rien le bourreau sévère 2065
Qui l'homme blême étreint.
Rien le foudre céleste
Des plus grands ennemi,
Toute chose il déteste,
Et tout lui est ami. 2070
Songeons aux trois qu'on prise

Pour plus aventureux,
 Et qu'en toute entreprise
 Les Dieux ont fait heureux,
 Jason, Thésée, Hercule : 2075
 Les Dieux leur ont prêté
 Grand'faveur, crainte nulle ;
 Toute déloyauté.
 Tous trois ainsi qu'Énée,
 En trompant leurs amours, 2080
 Ont fait mainte journée
 Marquer d'horribles tours.
 Tous trois trompeurs des hôtes ;
 Tous trois, ô inhumains,
 Ont vu soit par leurs fautes, 2085
 Soit même de leurs mains,
 Leurs maisons effrayées
 D'avoir reçu les cris
 De leurs femmes tuées,
 De leurs enfants meurtris : 2090
 Mais la faveur suprême
 Les poussait toutefois,
 Et crois que la mort même
 Les a fait Dieux tous trois.
 Tu sais bien (ô Énée) 2095
 Peste des grand's maisons,
 Qui d'une destinée
 Farde tes trahisons :
 Tu sais, ô implacable,
 Homme lâche, homme fier, 2100
 Que ce tour détestable
 N'est des tiens le premier.
 Le Ciel, la mer, la terre,
 Nonobstant sont pour toi ;
 Rien ne te fait la guerre, 2105

Tu la fais à ta foi.
Didon qui s'humilie
Devant les Dieux, sans fin
Va traînant une vie
Serve d'un dur destin. 2110
Si ce n'est injustice
De nous traiter ainsi,
Rien ne peut de ce vice
Les sauver que ceci :
C'est que pécheurs nous sommes, 2115
Et le Ciel se fâchant,
Fait pour punir les hommes
Son bourreau d'un méchant.

ACTE V

DIDON, BARCE, LE CHOEUR

DIDON

Mais où me porte encor ma fureur, qui me garde
De me dépêtrer d'elle ? Et quel malheur retarde 2120
Mes secourables mains, qui allongeant d'une heure
Mon misérable fil, font que cent fois je meure ?
Plus cruels sont les coups dont l'amour aiguillonne,
Que ceux-là que la dextre homicide nous donne.
Mais quoi ? Mourrons-nous donc tellement outragées ? 2125
Mourrons-nous, mourrons-nous sans en être vengées ?
Le méchant a cinglé dès que l'aube éveillée
Par ma vue toujours sans repos décillée
S'est découverte au Ciel, la pauvre aube je cuide
Qui prend pitié de moi : j'ai vu le port tout vide, 2130
J'ai j'ai vu de ma tour sous le clair des étoiles,
Les vents qui se jouaient de ses traîtresses voiles.
Se jouer de la foi lâchement parjurée,
Se jouer de l'honneur de moi désespérée,
Se jouer du repos d'une parjure veuve, 2135
Se jouer du bonheur de ma Carthage neuve,
Et qu'on verra bientôt se jouer de ma vie,
Par qui sera soudain cette flotte suivie,
Las las ! Sera-ce ainsi ? Toi brûlante poitrine,
Faut-il que dedans toi tout le mal je machine 2140

Contre moi seulement ? Vous vous cheveux coupables
Que je romps à bon droit, serons-nous misérables
Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le méchant même,
Qui vous fait arracher, et enrager moi-même ?
Jupiter Jupiter, cette gent tromperesse 2145
Doncque se moquera d'une Reine et hôtesse ?
Sus Tyriens, sus peuple au port au port, aux armes,
Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,
Jetez-vous dans la mer, accrochez-moi la troupe,
Que d'un bouillant courage on me brûle on me coupe 2150
Ces vilains par morceaux, que tant de sang s'écoule,
Que jusques à mes yeux le flot marin le roule.
Que dis-tu ? Où es-tu, Didon ? Quelle manie
Te change ton dessein, pauvre Reine, ennemie
De ton heur ? Il fallait telle chose entreprendre 2155
Quand tu donnais les lois : tes forfaits t'ont pu rendre
Toi-même sans pouvoir, et ton peuple sans crainte.
Celui qu'on dit porter, ô malheureuse feinte,
Les Dieux de son pays dans son navire, emporte
Tout ce qui te rendait dessus ton peuple forte. 2160
N'ai-je pu déchirer son corps dans la marine
Par pièces le jetant, tuer sa gent mutine,
Son Ascaigne égorger, et servie à la table,
Remplissant de son fils un père détestable ?
Mais quoi ? (me dirait-on) la victoire incertaine 2165
M'eût été : c'est tout un, de mon trépas prochaine
Qu'est-ce que j'eusse craint ? J'eusse porté les flammes
Dedans tout leur quartier : j'eusse ravi les âmes
Au père, au fils, au peuple, et jà trop dépitée
Contre moi je me fusse au feu sur eux jetée. 2170
Mais puisque je n'ai pu, toi Soleil, qui regardes
Tout ceci : toi Junon, qui las ! Si mal me gardes,
Coupable de mes maux : toi Hécate hurlée
De nuit aux carrefours : vous bande échevelée,

Qui pour cheveux portez vos pendantes coulevres, 2175
 Et dans vos mains les feux vengeurs des lâches oeuvres :
 Vous (dis-je) tous les Dieux, de la mourante Élıze
 Recevez ces mots ci, et que l'on favorise
 À la dernière voix qu'à peine je desserre :
 Si l'on permet jamais ce méchant prendre terre, 2180
 Que tout peuple sans fin le guerroe et dédaigne,
 Que banni, que privé des yeux de son Ascaigne,
 En vain secours il cherche, et que sans fin il voie
 Renaître sur les siens les ruines de Troie :
 Quand même malgré soi il faudra qu'il fléchisse 2185
 Sous une injuste paix, qu'alors il ne jouisse
 De règne ni de vie, ains mourant à grand'peine
 Au milieu de ses jours, ne soit en quelque arène
 Qu'enterré à demi. Quant à sa race fière,
 Qui sera, je ne sais (et la fureur dernière 2190
 Prophétise souvent) ainsi que lui traîtresse,
 Qui par dol se fera de ce monde maîtresse :
 Qui de cent piétés, ainsi que fait Énée,
 Abusera la terre en ses lois obstinée,
 Et qui toujours feindra pour croître sa puissance 2195
 Avec les plus grands Dieux avoir fait alliance,
 S'en forgeant bien souvent de nouveaux et d'étranges,
 Pour croître avec ses Dieux ses biens et ses louanges.
 Qu'on ne la voie au moins en aucun temps paisible,
 Et que quand peuple aucun ne lui sera nuisible 2200
 Elle en veuille à soi-même, et que Rome grevée
 De sa grandeur, souvent soit de son sang lavée.
 Que sans fin dans ses murs la sédition règne,
 Qu'en mille et mille états elle change son règne,
 Qu'elle fasse en la fin de ses mains sa ruine, 2205
 Et qu'à l'envi chacun dessus elle domine,
 Se voyant coup sur coup saccagée, ravie,
 Et à mille étrangers tous ensemble asservie.

Quant à vous Tyriens, d'une éternelle haine
Suivez à sang et feu cette race inhumaine : 2210
Obligez à toujours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne veuille jamais à quelque paix entendre.
Les armes soient toujours aux armes adversaires,
Les flots toujours aux flots, les ports aux ports contraires :
Que de ma cendre même un brave vengeur sorte ; 2215
Qui le foudre et l'horreur sur cette race porte :
Voilà ce que je dis, voilà ce que je prie,
Voilà ce qu'à vous Dieux, ô justes Dieux je crie.
Mais ne voici pas Barce ? Il faut que je l'empêche,
Et que seule de soi desor' je me dépêche 2220
De l'esprit ennuyeux. Barce chère nourrice,
Va et lave ton chef, il faut que je finisse
Ce que j'ai commencé, cherche-moi ce qui reste
Pour parfaire mes vœux contre la mort moleste :
Puis appelant ma soeur, qu'on la lave et couronne, 2225
M'apportant tout cela que la prêtresse ordonne.
Va donc.

BARCE

À moi (ô Reine) à moi dunque ne tienne
Qu'on ne voye soudain la délivrance tienne.
Mais quelle couleur, Dieux ! Toutes sacrificantes 2230
Rendent-elles ainsi leurs faces effrayantes ?
Quoi que soit, je crains tout, las vieillesse chétive !
Comment se fait que tant par tant de maux je vive ?

DIDON

C'est à ce coup qu'il faut, ô mort, mort voici l'heure,
C'est à ce coup qu'il faut que coupable je meure, 2235
Sur mon sang, dont je veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende :

J'ai tantôt dans l'épais du lien sombre et sauvage,
 Près l'autel où je tiens de mon époux l'image,
 Entendu la voix grêle et reçu ces paroles, 2240
 Didon Didon viens-t-en. Ô amours, amours folles,
 Qui n'avez pas permis qu'innocente et honnête
 Je revoie vers lui mais jà ma mort est prête.
 Pour t'apaiser Sichée, il faut laver mon crime
 Dans mon sang, me faisant et prêtresse et victime : 2245
 Je te suis-je te suis, me fiant que la ruse,
 La grâce, et la beauté de ce traître m'excuse,
 La grand'pile qu'il faut qu'à ma mort on enflamme
 Déteindra de son feu et ma honte et ma flamme.
 Et toi chère dépouille, ô dépouille d'Énée, 2250
 Douce dépouille, hélas ! Lorsque la destinée
 Et Dieu le permettaient, tu recevras cette âme,
 Me dépêtrant du mal qui sans fin me rentame.
 J'ai vécu, j'ai couru la carrière de l'âge
 Que Fortune m'ordonne, et or' ma grand'image 2255
 Sous terre ira : j'ai mis une ville fort belle
 À chef, j'ai vu mes murs, vengeant la mort cruelle
 De mon loyal époux, j'ai puni courageuse
 Mon adversaire frère : heureuse, ô trop heureuse,
 Hélas ! Si seulement les naus Dardaniennes 2260
 N'eussent jamais touché les rives Libyennes.
 Sus donc allons, de peur que le moyen s'enfuie :
 Trop tard meurt celui-là qu'ainsi son vivre ennuie.
 Allons et redisons sur le bois la harangue,
 Arrêtant tout d'un coup et l'esprit et la langue. 2265

LE CHOEUR

Dis-nous Barce, où vas-tu.

BARCE

Au château je retourne.

LE CHOEUR

La Reine y vient d'entrer, et comme le vent tourne
Les feuillards dans les bois, lorsque libre il s'en joue,
L'amour comme il lui plaît en cent sortes la roue. 2270
À qui n'eût point fendu le coeur d'impatience,
Voyant tantôt de loin changer ses contenance ?
Ores nous la voyons les paupières baissées
Rêver à son tourment : ores les mains dressées,
De je ne sais quels cris, desquels elle importune 2275
Et les Dieux peu soigneux, et l'aveugle Fortune,
Faire tout retentit : ores un peu remise
Se recoiffer, et or' de plus grand'rage éprise
Se battre la poitrine, et des ongles cruelles
Se rompre l'honneur saint de ses tresses tant belles : 2280
Le pleur m'en vient aux yeux. Ô quel hideux augure,
Pour de nos murs nouveaux témoigner l'aventure !

BARCE

Si est-ce que je vois vers elle en espérance,
Que bientôt de ses maux elle aura délivrance.

LE CHOEUR

L'Amour qui tient l'âme saisie, 2285
N'est qu'une seule frénésie,
Non une déité :
Qui, comme celui qui travaille
D'un chaud mal, poinçonne et tenaille
Un esprit tourmenté. 2290

Celui dont telle fièvre ardente
La mémoire et le sens tourmente,
Souffre sans savoir quoi :
Et sans qu'aucun tort on lui fasse
Il combat, il crie, il menace, 2295
Seulement contre soi.
Son oeil de tout objet se fâche,
Sa langue n'a point de relâche,
Son désir de raison :
Ore il connaît sa faute, et ore 2300
Sa peine le raveugle encore,
Fuyant sa guérison.
Tel est l'amour, tel est la peste,
Qu'il faut que toute âme déteste :
Car lorsqu'il est plus doux 2305
Il n'apporte que servitude,
Et apporte, quand il est rude,
Toujours la mort sur nous.

BARCE

Ô moi pauvre, ô Ciel triste, ô terre, ô creux abymes !
Quand est-ce qu'ici-bas pareil horreur nous vîmes ? 2310
Que suis-je ? Où suis-je ? Où vois-je ? Est-ce là dont l'offrande
Que l'homicide Amour pour s'apaiser demande ?
Ô Crime ! Ô cruauté ! Ô meurtre insupportable
Que l'amour a commis !

LE CHOEUR

Quel trouble épouvantable 2315
T'a fait si tôt sortir (ô Barce) quelle injure
Peut encor conspirer la fortune plus dure ?

BARCE

Quelle quelle (grands Dieux !) êtes-vous donc absentes ?
Étant sûres au port riez-vous des tourmentes ?
La Reine s'est tuée, au moins avec sa flamme,
Par un coup outrageux les restes de son âme,
Sanglotant durement à grand'force elle pousse :
Voilà la fin qu'apporte une amorce si douce.

2320

LE CHOEUR

Ô jour hideux, ô mort horrible, ô destinée
Cent à cent fois méchante, ô plus méchant Énée !
Mais comment ? Comment Barce, hélas ?

2325

BARCE

Sous une feinte
Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine éteinte,
Par l'heur d'un sacrifice elle a couvert l'envie
De chasser aux enfers ses travaux et sa vie :
Sur un amas de bois, feignant par vers tragiques
D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques
Qu'elle avait de ce traître, un portrait, une épée,
Et leur coupable lit. Or afin que trompée
Avec Anne je fusse, ailleurs on nous envoie,
Lors seule dans son sang ses flammes elle noie,
S'enferrant du présent que lui fit le parjure.
Anne court à son cri, qui presque autant endure :
Voyant mourir sa soeur, son vivre elle dédaigne,
Et de la mort veut faire une autre mort compagne.
Est-ce ainsi donc (ô Soeur) que ta feinte nous trompe ?
Verrai-je que sans moi ta propre main te rompe
Le filet de ta vie ? Est-ce ici le remède ?
Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cède ?

2330

2335

2340

Sont-ce les voeux, les vers dont tu m'as abusée ? 2345
Es-tu tant contre nous et contre toi rusée ?
Ainsi sa soeur en vain, lave et bouche sa plaie.
Elle s'oyant nommer, tant qu'elle peut s'essaie
De soulever son chef, qui tout soudain retombe,
Ne cherchant que changer son lit avec la tombe. 2350
Ô piteux lit mortel ! Ô que d'horrible rage
Le Soleil à ce jour attraine sur Carthage !

LE CHOEUR

Arrachez vos cheveux, Tyriens, qu'on maudisse
De mille cris enflez l'amoureuse injustice,
Rompez vos vêtements : 2355
Écorchez votre face, et soyez tels qu'il semble
Que l'on voie abîmer vous et Carthage ensemble
Redoublez vos tourments.
Redoublez-les toujours, et que la mort cruelle
De la Reine mourante, en vos coeurs renouvelle 2360
Mille morts désormais.
Pleurez, criez, tonnez, puisque si mal commence
L'heur de Carthage, il faut, ô peuple, qu'on la pense
Malheureuse à jamais.

BARCE

Mais, que séjournons-nous ? Sus, sus, ô pauvre bande, 2365
Bande, las ! Sans espoir, allons, et cette offrande
Arrosons de nos pleurs, et souffrons tant de peine,
Qu'avec elle le deuil presque aux enfers nous mène.
Nul vivant ne se peut exempter de furie,
Et bien souvent l'amour à la mort nous marie. 2370